

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE TREIZE

Napoléon

Recrutement. La carrière révolutionnaire de Bonaparte se caractérise par une rupture totale et irréversible avec les forces politiques de l'ancien monde ; sur le plan militaire, le général Bonaparte se distinguait des autres généraux révolutionnaires en ce qu'il ne s'accrochait pas, comme les autres, aux formes de tactique linéaire échappant au passé, inaccessibles aux troupes révolutionnaires.

L'armée bonapartiste a préservé des conquêtes significatives de la Révolution dans l'art militaire : l'appel des masses sous forme de conscription, la suppression des différences de classe entre officiers et soldats, le combat en formation éparse, et l'utilisation des moyens locaux. La conscription générale était difficile à accepter pour les Français. Confirmée en 1798 par le Directoire, elle a provoqué de nombreuses protestations ; en 1800, elle a subi une limitation significative : les classes aisées ont obtenu le droit de fournir des remplaçants. La conscription s'étendait aux hommes âgés de 20 à 25 ans. Le soldat ayant atteint l'âge de 25 ans pouvait soit être démobilisé, soit rester en service prolongé. Le nombre de jeunes atteignant l'âge de conscription était de 190 000 en France ; en temps de paix, de 1801 à 1804, Bonaparte établit un chiffre de recrutement modéré : 30 000 hommes étaient appelés chaque année au service actif, et en plus, 30 000 étaient inscrits en réserve ; les réservistes recevaient deux semaines de formation, puis étaient convoqués pour des exercices un dimanche par mois. Bien que la conscription ne couvrait ainsi qu'une fraction des appelés, le nombre de réfractaires et de déserteurs après le recrutement restait considérable. À partir de 1805, lorsque la période de guerres incessantes commença et qu'il fallut recourir à des recrutements extraordinaires, la résistance à la conscription augmenta. Les campagnes de 1805 à 1807 nécessitèrent la mobilisation de 420 000 hommes, et pour 1813 et le premier quart de 1814, le recrutement atteignit 1 250 000 hommes. L'épuisement et la fatigue de la population se manifestaient par un nombre croissant de "verts", c'est-à-dire des réfractaires, sur lesquels d'importantes unités de gendarmerie menaient régulièrement des rafles. En 1813, lorsque l'armée ne disposait plus de cadres de vieux soldats et que la dernière classe appelée était insatisfaisante, un Français sur cinq blessés était un tireur volontaire ; 2 000 "doigts" furent recensés lors de la bataille de Bautzen.

Désertion. Si Frédéric le Grand, pour lutter contre la désertion dans l'armée, s'appuyait uniquement sur un cycle de mesures policières soigneusement pensé, la surveillance intérieure, le bivouac obligatoire pour la nuit, l'envoi de chaque équipe pour l'eau ou le bois en formation fermée, sous le commandement d'un officier, etc., Napoléon lui, faisait appel aux forces morales de l'armée elle-même, aux soldats restant dans les rangs, qui devaient influencer ceux qui ne participaient pas aux travaux, aux dangers et aux victoires. La désertion est un crime contre le camarade restant, sur lequel le déserteur reporte sa part de travail de combat. Après l'opération d'Ulm, un grand nombre de « retardataires », qui se livraient au pillage, furent rassemblés à Braunau et renvoyés dans leurs régiments. Dans les compagnies, les soldats leur prenaient d'abord tout ce qui avait été pillé et se le partageaient entre eux. Après chaque bataille, les sections comparaissaient devant des jurys ; un soldat qui avait évité le combat ou s'était caché derrière un buisson pendant la bataille était jugé par ses camarades, qui écoutaient ses explications ; la section soit le justifiait, soit le condamnait à un châtiment fraternel immédiatement exécuté.

L'institution du remplacement a conduit à ce que la bourgeoisie et l'intelligentsia — des classes où le sens critique est particulièrement développé — se rachètent du service militaire, et que la masse des soldats acquière un caractère homogène, plus facile à former dans le sens

souhaité par Napoléon. L'organisation bonapartiste recherchait des mains fortes, mais ne poursuivait pas les personnes cultivées. Se trouvant en Égypte, coupé par la flotte anglaise de la possibilité de recevoir des renforts de la métropole, Napoléon écrivait à Desaix le 22 juin 1799 : « Je peux acheter deux à trois mille Noirs âgés de plus de 16 ans et en affecter une centaine par bataillon ».

La **discipline** de l'armée bonapartiste reposait avant tout sur le fait que le soldat ne considère pas l'officier comme un représentant des classes dominantes — noblesse, bourgeoisie, intelligentsia ; dans le milieu des soldats, où la révolution avait profondément imprimé les principes d'égalité, ni la noblesse, ni la richesse, ni l'éducation supérieure ne pouvaient servir de base à l'autorité. Les officiers et les généraux devaient être des soldats eux-mêmes, mais plus âgés, plus expérimentés, capables de comprendre la situation de combat, et constituer un exemple fiable des vertus militaires. Chaque soldat devait sentir la possibilité de gravir les échelons de la hiérarchie militaire ; c'est pourquoi Napoléon soulignait de manière démonstrative que les grades officiels n'étaient pas fermés même pour les illettrés. Dans les mémoires de Menneval, une scène est décrite où, lors de la distribution des récompenses, le commandant de régiment montra son meilleur sous-officier au combat, qui malheureusement ne pouvait pas être promu officier en raison d'une grande lacune — il ne savait ni lire ni écrire ; Napoléon le nomma immédiatement au grade d'officier.

Dans l'armée bonapartiste, il n'y avait pas de place pour le héros-intellectuel. Les vertus militaires mises en avant, l'apparence de soldat, la parenté avec la masse des soldats étaient nécessaires pour les chefs bonapartistes. Tel était le héros de la Première République—le maréchal Ney, et tel était également le héros de la Deuxième République—le maréchal Bazaine. La plupart des sous-officiers venaient du milieu militaire et étaient d'un âge mûr ; seuls les généraux étaient jeunes.

Une série de mesures a été appliquée par Napoléon pour conquérir le cœur des soldats. Il correspondait parfois avec un soldat méritant qui lui écrivait pour lui faire une requête ; lors de la nomination d'officiers, devant la troupe, il rejetait les jeunes candidats imberbes et exigeait qu'on lui présente « ses terroristes », c'est-à-dire les vieux soldats républicains de 1793 ; lors des dîners de palais, à l'occasion de la distribution de distinctions, les soldats étaient assis en mélange avec les généraux et les dignitaires de la cour, et les laquais avaient pour instruction de traiter les soldats avec une courtoisie particulière. Les mérites, la dignité et la puissance du vieux soldat étaient glorifiés dans la littérature, les arts et sur les planches du théâtre ; un véritable culte du vieux soldat s'était développé, ce qui sera par la suite un sérieux obstacle à la transition de l'armée française vers des périodes de service plus courtes. En plus de l'« Hôpital des Invalides », qui recevait une grande attention, l'État offrait aux militaires retraités un nombre considérable de postes. L'incarnation vivante du culte du vieux soldat était la garde impériale, recrutée parmi les soldats distingués sur le champ de bataille et appelée « vieille » en opposition à la « jeune ». Le charme de Napoléon au sein de la garde était infini ; même après la catastrophe de Leipzig, la garde accueillait Napoléon avec un enthousiasme frénétique.

La voix autoritaire des vieux soldats, qui ont reçu le meilleur soutien matériel et sont restés à la guerre, en tant que réserve, dans le cas le plus extrême, a eu un effet contagieux sur les nouveaux arrivants, éveillant en eux une énergie jeune. Dans la campagne de 1813, les troupes, surpeuplées de recrues, ne combattirent victorieusement que lorsqu'une division de la Garde se trouvait dans les environs - la présence de la Garde produisit un changement moral.

Napoléon ne visait pas du tout l'idéal d'un peuple armé. Il était même souhaitable pour lui d'isoler l'armée de la nation, de former un État spécial dans un État hors de l'armée. Depuis 1805, les renvois de soldats de l'armée pour durée de service ont cessé. Des campagnes incessantes ne permettent pas aux troupes de s'enraciner dans les garnisons qu'elles occupent. Pendant la période de paix (1802-1805), Napoléon ne laisse pas ses troupes

éparpillées dans les villes, mais les rassemble sur les rives désertes de l'océan Atlantique, dans des camps près de Boulogne, où se prépare un débarquement en Angleterre. Durant cette période, le paysan, arraché de force à la terre, hostile au service militaire, est complètement retravaillé. Le camp, la caserne sont devenus sa patrie, le concept de patrie a commencé à être personnifié par Bonaparte, le patriotisme a dégénéré en chauvinisme, le désir de gloire et de distinction a étouffé l'idée de liberté.

Pour qu'un soldat du régiment cesse de regretter sa patrie, il fallait que la caserne perde le caractère d'un rebouteux moral. La discipline acquit un caractère particulier : le soldat voyait dans ses supérieurs, jusqu'au maréchal compris, ses égaux, ne se tenant plus haut que dans l'ordre de donner des ordres. Le drill a été complètement bannie ; Il a fallu abandonner la culture du sens du devoir par l'exigence dans les bagatelles quotidiennes. « Ne soyez pas pointilleux », répéta plus d'une fois Napoléon, et lui-même ferma les yeux sur beaucoup de choses. Des châtiments, et des châtiments très sévères - fusillade - avaient lieu principalement pour montrer l'exemple, pour confirmer que le pouvoir qui récompense les dignes impose le châtiment aux coupables ; Mais, en général, les cas de punition étaient presque isolés et loin d'englober les masses de maraudeurs, de brigands et de violeurs dans les rangs de l'armée. La discipline était basée sur la terrible autorité dont jouissait Napoléon dans l'armée et sur la capacité d'utiliser toutes les occasions pour souder les soldats en un tout moral.

Napoléon puisait sa force en convainquant les soldats que sa première préoccupation était le bonheur du soldat. Quand, en 1807, après la fin de la guerre, le fantassin français rêva de rentrer en France depuis la Prusse orientale le plus tôt possible, des corps entiers furent transportés sur des métamorphes, bien que pour cela une grande partie des Allemands ait dû être convertie en charretiers. Napoléon n'oublia pas qu'il gagna en popularité dans l'armée et parmi le peuple en 1797, non pas tant pour ses brillantes victoires que pour la paix de Campo Formio qu'il conclut. Napoléon, qui avait entraîné la France dans une guerre sans fin, avait acquis du pouvoir en tant qu'artisan de la paix, et il comprenait que même les anciens combattants, au milieu des labeurs et des dangers de la campagne, avaient un aperçu des délices d'une vie tranquille, calme et paisible, et l'empereur profitait de cette soif de paix, exigeant dans ses ordres avant les grandes batailles un effort énergique pour briser l'ennemi immédiatement et avoir l'occasion de goûter à un repos paisible.

Napoléon a rappelé aux soldats les victoires remportées grâce à son habileté, avec peu d'effusion de sang - Ulm, où Mack a été contraint de se rendre sans combattre, ou Austerlitz, où les pertes des Français ont été 8 fois inférieures aux pertes de l'armée russo-autrichienne.

Conditions de commandement. Avant de passer à l'étude de la stratégie et de la tactique de Napoléon, il est nécessaire de prêter attention aux conditions de commandement des troupes de son époque. Le seul moyen de communication était l'envoi de cavaliers ordinaires ; le télégraphe optique, bien qu'inventé, représentait un moyen nécessitant un temps considérable pour être mis en place et ne pouvait pas être utilisé dans des conditions de guerre manœuvrière. Ainsi, la transmission rapide des ordres de combat n'était assurée que si les corps d'armée se trouvaient à la distance qu'un bon cheval ordinaire pouvait parcourir. Les cartes dont disposait Napoléon ne résistent pas aux critiques les plus modestes de l'époque moderne ; elles ne comportaient que les grandes routes, le relief y est presque totalement absent et même les grandes localités ne sont pas entièrement indiquées. Le caractère de ces cartes rappelait un schéma tracé négligemment. Il était très dangereux de se fier à de telles cartes ; leur utilisation nécessitait de nombreuses reconnaissances supplémentaires. Un proverbe de l'époque napoléonienne disait : le pire guide vaut mieux que la meilleure carte.

Mais le caractère de Napoléon était tel que ses subordonnés disposaient d'une part minimale d'initiative créative ; les maréchaux n'étaient pas des collaborateurs, mais des exécutants des ordres de l'empereur. Leur autonomie ne pouvait se manifester que dans les

modes d'exécution ; la partie créative restait entièrement entre les mains de Napoléon. En la personne de son chef d'état-major, Berthier, Napoléon n'avait pas un assistant pour la partie opérationnelle, mais seulement un responsable des communications, qui assurait consciencieusement la transmission des ordres de Napoléon et pouvait toujours fournir un rapport sur la disposition des unités de l'armée selon les dernières informations. Napoléon lui dictait des ordres, mais ne le mettait pas au courant de la logique de sa pensée. Toujours présent aux côtés de Napoléon dans son cabinet lors des campagnes, se trouvait le sténographe Bacler d'Albe, qui disposait sur la carte les drapeaux représentant les forces amies et ennemies et aidait à interpréter les rapports sur la carte. Bon dessinateur, Bacler d'Albe était dépourvu de toute formation militaire et était loin de pouvoir sortir du rôle d'assistant mécanique pour devenir un véritable officier d'état-major général. Ainsi, la gestion était exceptionnellement centralisée, et Napoléon se passait d'assistants opérationnels, d'un véritable état-major général. En présence de sa personnalité écrasante, les collaborateurs se comportaient comme des scribes. Il s'occupait des détails, était lui-même son chef des communications militaires, et ne se contentait pas de donner des instructions au service arrière, mais il choisissait lui-même les points pour placer les grandes étapes et déterminait quelles réserves, en quelle quantité et où les concentrer.

Napoléon n'était pas un mentor. On ne pouvait seulement désigner Davout comme son élève en art opérationnel. Avec l'énergie de Napoléon, à l'apogée de ses forces physiques et intellectuelles, lorsqu'il fallait gérer des armées relativement petites sur des théâtres de guerre restreints, il réussissait des opérations géniales, marquées par l'unité de pensée et de volonté imprégnant toutes ses décisions. Mais lorsqu'approchant la quarantaine, il avait épuisé son organisme par une tension nerveuse incessante, quand la composition de l'armée commença à approcher le demi-million et que le théâtre des opérations militaires s'étendit à des dimensions énormes (1812-1813), les aspects défavorables d'une centralisation excessive de l'administration commencèrent à se manifester de manière éclatante et, en conséquence, conduisirent l'Empire à sa perte.

Le **caractère de la stratégie de Napoléon** s'explique, d'une part, par les immenses forces morales et matérielles qu'il a héritées de la Révolution française ; la Révolution a anéanti toutes les barrières féodales entre le citoyen et l'État et a mis à la disposition de ce dernier tout le sang et toute la capacité de paiement de la population ; et, d'autre part, par la nécessité pour Napoléon de centraliser l'administration en raison des mauvaises communications.

Étant matériellement et moralement bien plus fort que ses adversaires, Napoléon rompit avec la méthode de la guerre de frontière et avec la stratégie d'épuisement, si caractéristique du XVIII^e siècle, et passa des objectifs limités à la fixation d'objectifs décisifs : Napoléon n'avait jamais pensé à s'emparer auprès de l'ennemi de la province qui l'intéressait pour y rester. La tâche de chaque campagne était pour lui la destruction complète de l'ennemi, le priver de la possibilité de résister de quelque manière, le soumettre entièrement à sa volonté. Le chemin pour y parvenir était toujours le même : la défaite totale des forces armées de l'ennemi, puis la prise de sa capitale. La bataille, qui, lors des guerres du XVIII^e siècle, n'était qu'un des moyens pour atteindre le succès final, acquit chez Napoléon une importance exceptionnelle dans la stratégie : dès qu'une guerre était déclarée, les troupes se concentraient et se déplaçaient dans un unique but—atteindre et anéantir l'ennemi. Avec le mouvement rapide de l'armée napoléonienne pour frapper l'ennemi au cœur, la guerre perdit le caractère d'escrime raffinée. La stratégie de Napoléon, impossible au XVIII^e siècle, ne devint réalisable qu'après la Révolution française, car ce n'est qu'alors que les armées devinrent numériquement et moralement assez fortes pour infliger à l'ennemi un coup mortel. Le précurseur de Napoléon, par son audace et l'étendue de son plan stratégique, fut Charles XII, mais dans le contexte des petites armées du XVIII^e siècle, le roi suédois devait naturellement trouver sa Poltava. Les conditions politiques, sociales et organisationnelles des guerres de

l'époque pré-révolutionnaire plaçaient d'énormes obstacles à l'ampleur, à la rapidité et à la liberté de choix des directions des opérations. Il était impossible de tenter de soumettre un État de dizaines de millions d'habitants, doté de bases saines de vie étatique, avec une armée de vingt mille soldats. Même une masse de six cent mille personnes, organisée par Napoléon pour l'expédition en Russie, s'avéra insuffisante pour réaliser sa stratégie face à l'ampleur gigantesque de la défense russe. La théorie militaire, se méprenant sur les conditions historiques, proclama comme monstruosité et erreur les accomplissements stratégiques des XVII^e et XVIII^e siècles et considéra comme seule correcte, en accord avec les lois éternelles et immuables de l'art militaire, la stratégie napoléonienne. La dernière guerre mondiale, dans laquelle l'Allemagne ne disposait pas, par rapport à ses adversaires, des avantages de la France napoléonienne—riche et renouvelée par la révolution—par rapport aux États de l'ancien régime, remit à nouveau en question les principes de la stratégie napoléonienne comme unique théorie correcte, puisque la victoire fut obtenue non par des frappes opérationnelles mortelles, mais par la résistance dans une guerre d'épuisement.

La bataille décisive est le seul objectif que Napoléon s'était fixé. Ses adversaires, tout comme les armées françaises pendant la période révolutionnaire, pour mieux protéger les frontières, assurer leurs bases ou faciliter l'approvisionnement des troupes, se divisaient généralement en plusieurs groupes, et lorsqu'ils étaient situés dans les montagnes, ils passaient même à un déploiement en cordon. Chez Napoléon régnait l'idée de ne pas disperser, de ne pas envoyer loin de grosses unités qu'il ne pourrait pas diriger directement avec les moyens de commandement de l'époque. Napoléon cherchait à rassembler tout ce qui était possible en un poing, à former, selon son expression lors de l'opération de Iéna, un « carré de bataillons de 200 000 hommes », et à chercher à livrer une bataille avec cette masse concentrée afin, si possible, de conclure toute la campagne d'un seul coup. Si la guerre devait se dérouler sur plusieurs théâtres — par exemple, le théâtre allemand et le théâtre italien, séparés par les Alpes suisses — toute l'attention, tout le centre de gravité des actions de Napoléon se reportait sur le théâtre des opérations où il dirigerait personnellement les opérations. Napoléon n'hésita pas en 1805 à opposer aux Autrichiens en Italie des forces moindres, dans le but de s'assurer un avantage numérique supérieur à plus du triple lors de l'opération d'Ulm contre Mack.

Contre un ennemi dispersé et divisé en parties, Napoléon appliquait la percée stratégique, frappant avec une masse concentrée le centre de la disposition ennemie. Dès que son armée divisait l'ennemi en parties, Napoléon révélait une maîtrise étonnante dans les actions sur les lignes opérationnelles internes, s'abattant successivement avec toute sa masse sur les différentes colonnes ennemies. Avec une armée de faible effectif (1796, 1814), les opérations sur les lignes internes conduisaient à des succès éclatants ; mais avec des armées nombreuses, lourdes et de faible capacité de combat (1813), Napoléon n'arrivait pas à développer la rapidité et l'énergie nécessaires, et les lignes opérationnelles internes furent en partie la cause de la catastrophe de Leipzig.

Si l'ennemi concentrait ses forces de manière ordonnée, Napoléon cherchait à éviter un combat ordinaire ; il plaçait la lutte dans de telles conditions que la victoire et la défaite soient complètes, que tout soit en jeu dans le cadre de cette bataille — et il employait une méthode que Jomini appelle « le lieutenant stratégique » : la masse n'est pas dirigée contre l'ennemi, mais contourne celui-ci ; ayant contourné l'adversaire, Napoléon pivote son armée vers les lignes de communication de l'ennemi, lui coupe la route de la retraite ; il s'ensuit une bataille aux fronts inversés, la plus risquée pour les deux camps, car il n'y a pas de voie de retraite, et le moindre revers tactique représente une catastrophe stratégique (Marengo). Un tel combat « extraordinaire » est l'objectif de toute la stratégie napoléonienne.

La stratégie du XVIII^e siècle, qui consistait à user l'ennemi par l'épuisement, semblait extrêmement complexe ; le but pouvait être atteint par plusieurs voies, et il n'était pas facile de choisir l'une d'entre elles. Napoléon, en orientant toute sa réflexion, toute sa force et ses

moyens vers la bataille décisive à venir, apporta à la stratégie une clarté et une simplicité extraordinaires : infliger à l'ennemi une défaite totale puis poursuivre et achever sa destruction jusqu'à ce qu'il se soumette à notre volonté.

Une idée principale claire et transparente du voyage conduisait à ce que tout le travail technique sur le réglage des petits rouages du mécanisme complexe de l'armée et de son arrière-plan se déroulât de manière rationnelle, directe et majestueuse.

Le centre de gravité de la stratégie de Napoléon était tellement axé sur les opérations contre les forces vivantes de l'ennemi que, tout au long de sa longue carrière militaire, commencée par la prise de Toulon, il n'assiégea que deux forteresses—Mantoue en 1796 et Dantzig en 1807, et ce uniquement en raison d'un arrêt forcé des opérations militaires et d'une transition temporaire vers la défense durant ces périodes.

Tactique. Cette stratégie, conçue de manière à donner toute latitude à la domination de l'opération par la volonté unique du commandant, était accompagnée d'une tactique correspondante. La pensée tactique de Napoléon constituait la prolongation directe de sa pensée stratégique, le plan de bataille découlant du plan de campagne.

Lors des campagnes, il fallait déplacer d'énormes masses de troupes sur un front étroit, en poursuivant à la fois la rapidité de déplacement et celle du déploiement. Les troupes de Napoléon savaient se mouvoir sans s'étirer en profondeur. Selon les calculs, pour un corps d'environ 30 000 hommes, on ne consacrait souvent pas plus de 8 kilomètres de profondeur à la colonne de marche : à l'approche du champ de bataille, un corps avançait derrière un autre avec un intervalle de deux heures. Une telle profondeur était possible parce que, dans les cas d'approche concentrée vers le champ de bataille, seules les artilleries s'étiraient sur la route, tandis que l'infanterie et la cavalerie, en colonnes compactes par pelotons, se déplaçaient, s'il n'y avait pas d'obstacles majeurs, sur les côtés de la route.

Avant la bataille, pour prendre fermement le commandement en main, Napoléon rassemblait et concentrait toute l'armée ; tous les corps, en ordre de réserve, devaient être à portée de main de Napoléon. En l'absence de télégraphe et de téléphone et dans l'incapacité de communiquer rapidement avec un commandant de corps éloigné, Napoléon évitait de diriger des colonnes selon des directions convergentes directement sur le champ de bataille. Cette méthode, aujourd'hui souvent utilisée pour atteindre l'enveloppement et l'encerclement, lui semblait dangereuse, car, en cas de mauvaise communication, elle laissait une grande place au hasard et limitait l'étendue de son influence directe. Bien sûr, tous les moyens étaient bons pour Napoléon afin d'obtenir la victoire, et il n'était pas un doctrinaire au point de ne pas inclure dans le plan de bataille un groupe d'unités formé avec succès en marche sur le flanc de l'ennemi. Lors de la bataille d'Eckmühl (1809), dans une telle situation, sur le flanc de l'ennemi, Napoléon lui-même se trouva avec les forces principales, et, bien sûr, il ne rattrapa pas ses autres troupes après une marche forcée de 40 verstes, mais se précipita immédiatement sur le flanc ennemi. La même chose se produisit lors de la bataille de Prusse-Éylau (1807) : en marchant, le corps de Davout se trouva dans une position de départ favorable pour frapper le flanc gauche russe, et bien sûr, Napoléon ne fit pas preuve d'un tel pédantisme pour le rapprocher d'abord de l'armée et ensuite l'envoyer à nouveau en manœuvre enveloppante. À Bautzen (1813), une tâche similaire, à plus grande échelle, incombait au groupe de Ney, auquel fut imposée la mission de frapper l'arrière et le flanc russe lors de la campagne. Cependant, ces cas ne représentent que des exceptions ; la règle principale suivie par Napoléon était la concentration préalable de toutes les forces avant la bataille.

Si la bataille n'était pas menée contre un front retourné, Napoléon cherchait à compenser par une enveloppe cette attaque sur les communications qui avait échappé à la stratégie ; la domination sur l'arrière de l'ennemi était nécessaire à Napoléon pour éventuellement, le plus tôt possible, saper les forces morales de l'ennemi et exploiter plus largement le succès au combat. Mais, en concentrant avant le combat ses principales forces

sur un front étroit face à l'ennemi, Napoléon devait naturellement déplacer le centre de gravité des actions vers le front dans le combat et fixait souvent comme objectif de la bataille : la percée du centre ennemi, contre lequel étaient massées les troupes françaises.

L'importance de la supériorité numérique était pleinement reconnue par Napoléon, et sa tactique a ouvert la voie à l'application des forces de cette supériorité numérique. Napoléon n'utilisait pas son avantage numérique pour occuper un front plus large et envelopper l'ennemi, mais pour concentrer les forces sur un secteur étroit et s'y abattre sur l'ennemi avec une supériorité écrasante. La distinction que Napoléon fait en stratégie entre les théâtres principaux et secondaires se retrouve également sur le champ de bataille entre les secteurs d'attaques principaux et secondaires. Le minimum d'effort sur les secteurs secondaires et le maximum de concentration sur le secteur principal. Cette concentration des forces se matérialise par un feu d'artillerie écrasant (la batterie de cent canons à Wagram) et par l'attaque de colonnes massives et imposantes ; 8 à 10 bataillons pour une division destinée à l'attaque étaient disposés en front déployé, chaque bataillon en trois rangs, l'un derrière l'autre, et après une bonne préparation d'artillerie et de tir, cette masse de 25 à 30 rangs se précipitait en avant. À Wagram, l'engouement de Napoléon pour la concentration d'infanterie atteignit le point de former la célèbre colonne de Macdonald : 5 divisions, soit 56 bataillons (30 000 baïonnettes), disposées avec à leur tête deux bataillons déployés et formant trois masses presque accolées les unes aux autres ; ces 80 à 100 rangs — une formation d'une telle masse qu'aucun autre exemple de l'histoire militaire n'en connaît de comparable — subirent, lors de l'attaque, bien sûr, beaucoup de pertes superflues. Les attaques massives de Napoléon produisaient une impression morale énorme sur l'ennemi, l'assaut se déroulait avec beaucoup d'ardeur, mais les colonnes elles-mêmes, en cas de feu énergique de l'ennemi, se retrouvaient dans une situation impuissante : les soldats n'avaient pas la possibilité d'utiliser leurs fusils. Lors de la bataille de Waterloo, le corps d'Erlon avançait sur les Anglais en quatre de ces colonnes et se dissipa sous le feu. Même Jomini voyait dans les énormes colonnes de division de Napoléon un excès, une recherche d'effet et recommandait une ligne de colonnes de bataillons plus pratique. Cependant, la formation en colonnes de divisions napoléonienne représentait un développement logique de la volonté d'exploiter sur le secteur principal la plus grande supériorité numérique possible.

L'essai montre une nette distinction entre les méthodes de Napoléon et celles de Frédéric le Grand. En tactique, sur le champ de bataille, toute l'armée de Frédéric se présentait comme un seul corps ; les généraux subordonnés à Frédéric ne faisaient que transmettre les ordres du commandant aux troupes, donner l'exemple du courage et s'efforcer de rétablir l'ordre dans les unités désorganisées. Napoléon reçut de la Révolution une armée divisée en divisions ; à mesure que le nombre de soldats augmentait, il poursuivit cette répartition et créa des corps d'armée (2 à 5 divisions d'infanterie, 1 brigade de cavalerie) ; ses commandants de corps et chefs de division, malgré l'autorité de Napoléon, n'étaient pas obligés d'attaquer en suivant strictement les directives à gauche ou à droite, mais avaient leurs propres secteurs sur le champ de bataille, pouvaient y appliquer leur jugement, évaluer la situation et mettre en pratique leur expérience militaire. Chez Frédéric le Grand, le déploiement de toute l'armée et l'attaque se faisaient selon une idée précise du commandant, tandis que chez Napoléon chaque commandant de corps était maître de son secteur. Les opérations d'un corps étaient conduites selon les instructions de son commandant ; Napoléon n'avait souvent pas de plan de bataille prêt lorsque le combat commençait ; le combat engagé par l'armée napoléonienne sur l'ensemble du front déterminait finalement le commandant et lui fournissait les données nécessaires à la prise de décision. Alors que Frédéric le Grand disposait de peu de réserves et que le coup le plus puissant que son armée pouvait porter était le premier coup, Napoléon mettait immédiatement en place une très forte réserve ; Napoléon restait insensible aux demandes de renforts provenant de différents secteurs de la bataille, et le coup le plus puissant de l'armée française était le dernier coup, celui de la réserve générale sur le secteur

le plus important, déjà épuisé par un combat de plusieurs heures et ayant consommé ses réserves sur le front adverse. Tandis que dans l'armée de Frédéric le Grand, la résilience du dispositif de combat était extrêmement faible et que le hasard jouait un rôle colossal dans la bataille, dans les combats de Napoléon, le hasard avait certes de l'importance, mais il ne compensait pas la supériorité en nombre, en organisation et en commandement.

La formation de la cavalerie a changé : dans l'armée de Frédéric, l'infanterie constituait, en substance, un seul corps, tandis que la cavalerie était regroupée sur deux ailes. Dans l'armée de Napoléon, en revanche, il y avait de nombreux corps, avec des flancs intérieurs, offrant de grandes possibilités d'utilisation de la cavalerie non seulement sur les flancs, mais aussi sur le front, lorsque les actions de l'artillerie et de l'infanterie perturbaient l'ordre de bataille ennemi. C'est pourquoi la cavalerie napoléonienne était rassemblée en corps de réserve spéciaux ; sur le champ de bataille, la cavalerie n'était pas massée de manière standard — sur les flancs — mais en fonction de la situation, la principale mission de la cavalerie étant de combattre en coopération avec les autres armes, de protéger son infanterie des attaques de cavalerie ennemie, d'exploiter toute perturbation dans les rangs ennemis, que les chefs de cavalerie pouvaient observer tranquillement à distance de 1000 pas, de développer le succès de l'attaque principale et de poursuivre — de manière impitoyable et tenace — l'ennemi vaincu, tant sur le plan tactique que stratégique ; après Iéna et Auerstedt, la poursuite se poursuit jusqu'à l'Elbe et les côtes de la mer Baltique ; toutes les unités de l'armée prussienne qui avaient survécu au combat furent capturées durant cette poursuite qui s'étendit sur plusieurs centaines de verstes.

Politique et stratégie. Napoléon, autant qu'il était un grand général, était également un grand homme politique. Ses campagnes, ses batailles, sont l'apothéose de la violence brutale en stratégie et en tactique, mais dès qu'il était confronté à une tâche que les armes ne pouvaient résoudre, Napoléon devenait un fin politique. Dès la campagne de 1796, lorsqu'il lança une opération en frappant à la jonction entre les forces sardes et autrichiennes, les sépara et força la Sardaigne à conclure une paix séparée, se faisait sentir la combinaison en une seule personne de la politique et de la compétence militaire. En 1797, aucun diplomate à la place de Napoléon n'aurait été capable d'accomplir la tâche de conclure la paix — il viola toutes les instructions du Directoire, fit toutes les concessions possibles pour incliner l'Autriche à la paix : l'empire vaincu, des mains de Bonaparte, qui se tenait avec une armée victorieuse à quelques étapes de Vienne, reçut en cadeau Venise. La modération de Napoléon répondait clairement à la situation stratégique de l'armée et à la situation politique de la France. En 1805, la victoire d'Austerlitz et la conclusion de la paix avec l'Autriche, nécessaires à Napoléon en vue de la préparation de l'intervention de la Prusse, furent obtenues par une politique très subtile : Talleyrand reçut pour instruction de proposer à l'Autriche les conditions de paix les plus modérées et honorables ; Napoléon simultanément fissurait la coalition, provoquait l'armée russe à une action prématurée selon la stratégie russe, et, par sa modération, trompait l'ennemi sur l'état réel de ses forces. En 1807, malgré la victoire de Friedland, on ne pouvait contraindre la Russie à conclure la paix par les armes, et Napoléon utilisa tout un arsenal de stratagèmes politiques pour transformer l'adversaire débattu — Alexandre Ier — en allié au moins prétendu. Après 1809, les capacités politiques de Napoléon s'affaiblissent plus tôt et plus rapidement que ses capacités stratégiques et tactiques ; les catastrophes de 1812, 1813 et 1814 sont dues avant tout à des erreurs dans le calcul politique, puis, seulement après, à des erreurs stratégiques.

Napoléon avait également besoin d'un grand art politique parce que les masses populaires, au cours de la grande épopée idéologique du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, ont commencé à prendre une part extrêmement active aux événements. L'ensemble du XIXe siècle, par rapport à l'époque napoléonienne, est une période réactionnaire en ce qui concerne l'activité des masses, et ce n'est qu'au XXe siècle que la guerre russo-japonaise et la guerre

mondiale ont capturé les masses encore plus fortement et leur ont donné l'occasion d'influencer les résultats de la guerre de manière encore plus décisive.

En 1803, l'écrivain militaire Bülow avait déjà prophétisé que « si l'empereur des Français est jamais destiné à tomber, cela ne peut se produire qu'à la suite de la rupture définitive entre lui et le parti républicain ». Ce fut le cas en 1813 et 1814, lorsque Napoléon reprocha même à Alexandre Ier d'attiser l'anarchie et la révolution contre lui.

Jomini est un général d'abord dans l'armée française puis dans l'armée russe, un célèbre écrivain militaire de la première moitié du XIXe siècle, et est l'interprète le plus autorisé de l'expérience des guerres révolutionnaires et napoléoniennes et leur premier historien. Ses travaux sur l'histoire militaire, la stratégie et la « grande tactique » popularisent le principe de base qu'il a formulé comme la concentration de forces supérieures au point décisif du théâtre de la guerre et du champ de bataille au moment décisif et la production simultanée de l'effort par celles-ci. Les œuvres de Jomini ont poussé la pensée militaire à la reconnaissance. La stratégie d'écrasement de Napoléon est la seule correcte et la condamnation des autres commandants, puisqu'ils ne se tenaient pas sur le terrain de l'écrasement. Jomini lui-même, cependant, s'est abstenu d'une erreur aussi grossière. Les écrits de Jomini, jusqu'au déclenchement de la guerre mondiale, constituaient une partie importante du bagage stratégique de tous les états-majors.

La campagne de 1796 en Italie. Au printemps 1796, Bonaparte se voit confier pour la première fois le commandement d'une armée composée de 4 divisions ; un total de 41 000, occupant une étroite bande entre la crête des Alpes-Maritimes et la mer Méditerranée. Son flanc gauche le long des Alpes, jusqu'à la Maly S. Bernard, était couvert par l'armée alpine française de Kellermann (18 000 hommes). L'ennemi était situé dans les montagnes en cordon et représentait deux groupes : les Piémontais - 25 mille sous le commandement de Colli - étaient basés à Turin et s'étendaient avec leur aile gauche jusqu'aux sources de la rivière Bormida ; les Autrichiens, 30 000 sous le commandement de Volliers, étaient basés en Lombardie et s'étendaient de Bormida au méridien de Gênes, avec une réserve dans la région d'Alexandrie.

Bonaparte décida de profiter du fossé qui existait toujours entre les deux armées alliées ; Comme les lignes de communication des Piémontais et des Autrichiens divergeaient à angle droit, on pouvait s'attendre à ce qu'en cas de retraite, les alliés se dispersent dans des directions différentes. Bonaparte décida de porter le premier coup à l'armée piémontaise, en l'enveloppant par Montenote sur la gauche. La division de Sérurier devait surveiller les Piémontais de front, et les divisions de Laharpe, Masséna et Augereau devaient se précipiter à la jonction entre les armées piémontaises et autrichiennes.

Les Autrichiens ayant lancé une offensive partielle le 10 avril, Bonaparte, contrairement à ses calculs, a dû diriger ses principaux efforts contre les Autrichiens au début de l'opération.

Le 12 avril, Bonaparte attaqua le détachement autrichien de 4 000 hommes d'Argenteau à Montenote et remporta un modeste succès tactique, repoussant l'ennemi ; Mais la fissure avait déjà été faite. Le 13 avril, à Cosseria, Bonaparte élargit la percée en encerclant le détachement de 2 000 hommes de Provera, le flanc extrême des Autrichiens. Le 14 avril, Bonaparte ne pouvait pas encore développer d'actions contre les Piémontais, car les détachements d'Argenteau et de Vukasovitch, au nombre de 3 mille chacun, avançaient sur lui par derrière. Le 14 avril, Bonaparte battit Argenteau à Dego, et le 15 avril, Vukasovitch, qui n'était pas arrivé à temps la veille, attaqua seul la division de Masséna, et d'abord avec beaucoup de succès.

Bonaparte se retourna alors contre les Piémontais, et le 21 avril, il remporta un petit succès sur eux à Mondovi ; une semaine plus tard, Gerasco réussit à conclure un armistice avec le Piémont, selon lequel le Piémont cessa ses opérations militaires. L'armée autrichienne se retira précipitamment.

Ayant vaincu la résistance du cordon austro-piémontais en 10 jours, et ayant retiré l'allié le plus faible de la guerre, Bonaparte prit possession de la riche Lombardie en mai et juin ; les Autrichiens, après avoir subi un revers à Lodi et Borghetto, se retirèrent dans le Tyrol. Le 4 juin, Bonaparte assiège la forteresse de Mantoue. Ce n'est qu'en juillet que les Français réussirent à former un parc de siège à partir de l'artillerie d'autres forteresses capturées. Les Autrichiens ont tenté de sauver Mantoue à 4 reprises. La répulsion de ces tentatives donna à Bonaparte l'occasion de montrer le plus haut niveau de l'art de manœuvrer le long des lignes intérieures.

Première offensive. Bonaparte avait environ 32 mille hommes pour les opérations sur le terrain et, en plus, 10 mille Sérurier assiégeaient Mantoue. 20 000 Français étaient étirés le long de l'Ech. 5 mille - à l'ouest du lac Baïkal. Garda, 7 mille - en réserve au sud du lac. Garde. Le commandant autrichien, Wurmser, âgé de 70 ans[346], en avait 46 mille ; sur ce nombre, il alloua 17 000 à Quasdanovich pour atteindre les communications de Napoléon à travers Brescia, à l'ouest du lac Napoléon. Garde; La force principale de Wurmser, forte de 24 000 hommes, avançait du nord le long de la vallée d'Echa ; 5 mille Messaros - une démonstration - s'avancèrent de l'est sur Vérone.

Les 28, 29 et 30 juillet, les Autrichiens remportèrent des succès significatifs sur tout le front. Bonaparte prend une décision : lever le siège de Mantoue ; la division de Serurier - pour jeter tout le matériel de siège à l'ennemi et agir sur le terrain ; les principales forces françaises devaient se concentrer entre Quasdanovich et Wurmser afin d'éviter qu'elles ne s'unissent ; pour diriger le premier coup sur le plus dangereux et le plus audacieux des Quasdanovich.

Les 31 juillet, 1er, 2 et 3 août, Bonaparte réussit à remporter un certain nombre de petits succès sur Quasdanovich. Wurmser, au lieu de se précipiter à son secours, organisa d'abord une entrée cérémonielle à Mantoue, renforça sa garnison à 15 mille hommes, réapprovisionna les magasins de la forteresse et ne se retourna que le 4 août contre Bonaparte. Pendant ce temps, Quasdanovich fut déçu par la possibilité de percer les forces supérieures des Français à Wurmser et, sans être poursuivi, se retira le 7 août dans le Tyrol. Le 8 août, Wurmser dut se joindre à la bataille de Castiglione avec 20 000 hommes contre la quasi-totalité des forces de Napoléon. Après une bataille acharnée, menacée par l'enveloppement des deux côtés, Wurmser est contraint de battre progressivement en retraite, ce qui prend fin le 12 août.

Deuxième offensive. Au début de septembre, Wurmser s'était renforcé dans le Tyrol à 40.000 hommes et prévoyait d'attaquer en deux groupes de force égale : Davidovitch - le long de la vallée d'Etscha, attirant l'attention des Français ; Wurmser - de la haute Brenta était censé se déplacer directement vers Mantoue, en contournant les Français.

Bonaparte, au courant de ce plan par ses renseignements secrets et disposant de 30.000 hommes disponibles pour des opérations actives, se précipita sur Davidovitch, le battit du 2 au 5 septembre et s'empara de Trente ; puis il se précipita après Wurmser qui se dirigeait vers Mantoue. À Basano, Bonaparte rattrapa la queue de la colonne autrichienne, força 8 000 Autrichiens à se battre avec un front inversé et les vainquit. Wurmser continua à exécuter son plan de percer jusqu'à Mantoue ; Mais ce n'était plus la libération de la forteresse, mais la fuite des restes de l'armée dans celle-ci. Grâce à un heureux accident, 12 000 Wurmser ont réussi à se faufiler à travers Mantoue le 11 septembre ; La garnison de la forteresse, qui pouvait être défendue par 2 tonnes, passa à 28 000 hommes, les assiégés commencèrent à faucher les maladies.

Troisième offensive. Depuis que les armées françaises de Jourdan et Moreau, opérant sur le théâtre allemand, ont été battues par l'archiduc Charles, au début de novembre, les Autrichiens ont pu en aligner une nouvelle (47 mille) pour sauver Mantoue. L'armée d'Alvinci. Bonaparte, en plus des 9 000 hommes qui bloquaient Mantoue, en avait 32 000, Alvinci croyait que les forces principales (29 000), concentrées dans la Frioule, attaqueraient Vérone par l'est, et le détachement de Davidovitch (18 000) depuis le Tyrol le long de la vallée d'Echa. À

Vérone, les colonnes étaient censées s'unir. Le début de l'opération est en faveur des Autrichiens : du 1er au 7 novembre, Davidovitch réussit à presser la division de Vaubois (10.000) dans le Tyrol, qui est renvoyée à Rivoli avec des pertes ; Bonaparte dut renforcer Vaubois avec 5 mille Joubert. Cependant la position de Bonaparte lui-même n'était pas facile ; il essaya à deux reprises de se précipiter à la rencontre d'Alvinci, mais le 6 novembre, il fut repoussé sur la rivière Brenta avec une perte de 5 000 hommes, et le 12 novembre à Caldiero avec une perte de 2 000 mille.

La supériorité numérique des Autrichiens devenait de plus en plus tangible. Bonaparte, qui se trouvait à Vérone, était maintenant si pressé par les Autrichiens que les pinces stratégiques de ces derniers menaçaient de se transformer en tactique. Napoléon profita alors du fait que l'itinéraire d'Alviici de Caldiero à Vérone longeait la passerelle entre les contreforts des montagnes et les marécages de la rive gauche de la rivière Echa, et créait des conditions de manœuvre très difficiles. Bonaparte ne laissa que 3 000 hommes à Vérone, renforcé aux dépens de Vaubois et du corps d'armée qui bloquait Mantoue, et décida de transférer la bataille dans les marais, traversant l'Ech à Ronco et attaquant l'armée d'Alvinci sur la marche vers son flanc gauche.

Les 15, 16 et 17 novembre, cette opération, appelée opération Arcole, se développa après le pont d'Arcole, que les Français ne parvinrent pas à capturer, malgré la tentative de Bonaparte de mener personnellement les soldats à l'attaque. Batailles qui se sont déroulées dans les marais{222}, dans leur essence, ne pouvaient pas avoir un caractère décisif ; Les Autrichiens ne pouvaient pas utiliser leur supériorité numérique. Dans le même temps, Alvinci ne pouvait pas continuer sa marche sur Vérone, au risque d'être pris au piège dans une impasse entre Vérone et les marais à l'arrière. Le troisième jour de l'opération, Bonaparte menaça de prolonger son détour vers la droite et de sortir vers les communications d'Alvinci. Ce dernier, se trouvant dans une position où il ne pouvait se fixer aucun objectif positif, décida le 17 novembre d'entamer le retrait{223}. C'est à ce moment que Davidovitch, inactif depuis 10 jours, passe à l'offensive et renverse Vaubois. Mais Bonaparte se jeta maintenant sur Davidovitch avec ses forces principales et le dévora au plus profond du Tyrol. Au moment où Davidovitch fut battu, Alvinci voulut de nouveau avancer, jusqu'à ce que, abandonné à ses forces, il soit forcé de battre en retraite. Le 23 novembre, Napoléon rendit les unités qui lui avaient été empruntées au corps de blocus - et juste à ce moment, Wurmser, qui avait été inactif jusque-là, tenta de faire une sortie de Mantoue, il fut repoussé par les renforts qui arrivaient.

Quatrième offensive. En janvier 1797, les Autrichiens ont fait une dernière tentative pour sauver Mantoue. Bonaparte disposait de 36 000 hommes pour des actions actives, et 9 000 bloquaient la forteresse. Alvinczi décida de mener l'opération avec les forces principales (28 000) depuis le Tyrol le long de la rivière Adige, 6 000 devaient faire une démonstration depuis l'est vers Vérone, et 9 000 devaient être envoyés depuis le Frioul directement vers Mantoue pour le soutien direct et l'approvisionnement de la forteresse.

Bonaparte se retrouva à nouveau dans une position délicate par rapport aux colonnes autrichiennes. Le 13 janvier, il apprit le mouvement d'Alvinczi et se hâta de concentrer toutes ses forces vers Rivoli, où le 14 janvier eut lieu une bataille décisive. Les Français occupaient un plateau sur lequel ils pouvaient manœuvrer. Pour les Autrichiens, il était extrêmement difficile de revenir, car la cavalerie et l'artillerie en hiver dans ces montagnes ne pouvaient emprunter que la route passant par la vallée de l'Adige, d'où il leur était très difficile de monter et d'atteindre le plateau de Rivoli. Ainsi, Alvinczi fut obligé de diviser ses forces en 5 colonnes exclusivement d'infanterie, qui empruntaient des sentiers montagneux afin de parvenir au plateau de Rivoli par différents côtés et d'aider la colonne principale à se déployer. Les forces de Bonaparte se concentraient pendant la bataille elle-même, et il réussit, en agissant avec trois armes, à renverser certaines colonnes d'infanterie qui tentaient de sortir de la montagne pour atteindre le plateau. La colonne périphérique contournante de Luzinán (l'aile droite des

Autrichiens) réussit à descendre du sommet du Monte Baldo derrière les lignes de Bonaparte, mais comme les autres colonnes avaient été repoussées, elle n'eut d'autre choix que de se rendre.

Ayant laissé Joubert poursuivre Alvinczi, qui avait subi 60 % de pertes, Bonaparte se précipita pour secourir la division Serrurier qui bloquait Mantoue. Le 15 janvier, Provera approcha de Serrurier, qui se trouvait coincé entre la forteresse et le secours. Mais Wurmser jugea nécessaire de préparer une attaque sur Serrurier de deux côtés et reporta l'assaut et le combat avec lui au 16 janvier. Cependant, le 16 janvier à 10 heures du matin, lorsque les Autrichiens prirent la quatrième offensive d'Alvinci pour dégager Mantoue dans la pince, Napoléon était déjà arrivé avec des réserves depuis Rivoli, et Provera fut contraint de se rendre, sans parvenir à percer jusqu'à Mantoue.

Mantoue, que Bonaparte, après avoir perdu son parc d'artillerie de siège, ne pouvait prendre que par la famine, se rendit le 2 février ; les Français capturèrent 16 000 prisonniers et 1 500 canons. La partie principale de la garnison autrichienne mourut de maladies.

Toutes les actions des Autrichiens (à l'exception de la 3^e offensive) sont traversées par une erreur générale : leur tâche ne peut être accomplie que par une victoire sur Bonaparte sur le champ de bataille ; mais le combat n'est pas leur priorité ; ils pensent chaque fois davantage au point géographique—Mantoue, qu'à la victoire sur NAPOLÉON. Ils encombrement seulement les hôpitaux et les cimetières des Français. La difficulté de déploiement lors de l'avancée par une seule route de montagne les obligeait à diviser leurs forces en plusieurs colonnes. Avec les moyens de communication existants à la fin du XVIII^e siècle, obtenir leur coordination était impossible. Napoléon occupait systématiquement une position intérieure entre les colonnes autrichiennes, subissait parfois des échecs, mais attendait le moment où il pourrait infliger une défaite à une colonne isolée ou, comme à Arcole, au moins repousser par des actions persistantes une colonne, pour pouvoir ensuite se précipiter avec toutes ses forces sur une autre.

Les actions de Napoléon en 1796 représentent l'apogée de l'art militaire, cependant sous la forme d'opérations sur des lignes intérieures dans un petit théâtre, forme qui, de nos jours, avec la présence du télégraphe, est à peine applicable. Lorsque Napoléon lui-même est passé à des actions avec des forces plus importantes, les manœuvres sur des lignes intérieures n'étaient pas aussi brillantes. Mais à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la pensée militaire européenne était fascinée par cette nouvelle manifestation de l'art militaire : énergie extraordinaire, mobilité, sauts rapides sur un petit secteur autour de Vérone, pluie de coups s'abattant avec une rapidité foudroyante sur une partie isolée de l'ennemi — tout cela a donné à Jomini la base pour construire la théorie de la stratégie comme l'art de s'introduire entre les différentes parties de l'ennemi et de les frapper séparément ; l'art militaire commençait à se formuler comme l'art de concentrer des forces supérieures sur le point décisif, au moment décisif.

Campagne de 1800. Les Autrichiens, restés les seuls maîtres en Italie après avoir réussi à obtenir le retrait de Souvorov avec les troupes russes, assiégèrent les restes de l'armée française de Masséna à Gênes avec un corps de 24 000 hommes sous Otta ; le commandant en chef autrichien Melas, avec un corps de 28 000 hommes, couvrait le siège en se positionnant sur le fleuve Var contre une unité française de 12 000 hommes sous Suchet. Les autres forces autrichiennes, soit 35 000 hommes, étaient dispersées en petites unités et surveillaient les passages alpins de Nice à Bellinzone.

Bonaparte rassembla secrètement à Dijon une armée de réserve de 36 000 hommes et, à travers la Suisse, décida de contourner le flanc droit autrichien, « accomplir un Lieuten stratégique ». Masséna faisait des démonstrations sur le front, le général Thureau devait mener la démonstration par le col du Mont-Cenis avec 6 300 hommes. Les forces principales se dirigeaient par Genève, Lausanne et le col du Grand-Saint-Bernard, tandis que le mouvement était facilité par la division Chabrand, envoyée par le col du Petit-Saint-Bernard.

Après avoir surmonté de grandes difficultés, l'armée française descendit vers Aoste et pénétra en Lombardie près d'Ivrea. Melas, ayant appris ce mouvement, laissa 17 000 hommes contre Masséna et, avec 11 000 hommes, se précipita vers Turin pour continuer à maintenir le blocus de Gênes, qui était sur le point de tomber. Si Bonaparte s'était tourné d'Ivrea vers Turin, il aurait probablement réussi, mais pas réglé complètement la situation, car les Autrichiens auraient pu fuir vers l'est. Mais Bonaparte, en envoyant une avant-garde sur Chivasso, Trino, Vercelli et Pavie, se dirigea via Vercelli et Turbigo vers Milan, où il se renforça avec une troupe de 15 000 hommes menée par le général Moncey, arrivée par les cols du Saint-Gothard et du Simplon. Bonaparte repoussa les petites unités autrichiennes derrière le Mincio, établit ses communications par le col du Saint-Gothard jusqu'à Zurich et, en s'emparant du passage sur le Pô à Stradella, concentra là ses forces principales, soit 26 000 hommes ; les 43 000 restants étaient employés à couvrir les flancs et l'arrière de l'armée, qui faisait face à l'ouest. Melas concentra 30 000 hommes à Alexandrie pour rencontrer Bonaparte ; cependant, Masséna le suivait de près depuis Nice. Selon les rapports de Bonaparte, Melas pouvait soit frapper la rive gauche du Pô, soit se retrancher à Gênes, où l'armée de Masséna venait juste de capituler honorablement.

Supposant que les Autrichiens se trouvent au-delà de la rivière Bormida, le 14 juin, Bonaparte envoya les forces principales vers Alexandrie, en détachant le général Desaix avec 6 000 hommes à Rivalta pour protéger le flanc gauche et empêcher l'accès à Gênes. Le même jour, Melas passa à l'offensive vers Stradella. Une bataille frontale eut lieu à Marengo. Submergés par la supériorité des Autrichiens et pris par surprise, les Français commencèrent à se replier. Malgré l'engagement dans la bataille même de l'escorte personnelle de Napoléon, la retraite se transformait déjà en déroute lorsque Desaix apparut sur le champ de bataille et attaqua soudainement les Autrichiens, qui s'étaient déjà déployés en deux colonnes de marche pour la poursuite. Simultanément, Bonaparte lança de nouveau la brigade de dragons de Kellermann à l'assaut, et les Autrichiens se retirèrent en désordre vers Alexandrie.

Le succès tactique à Marengo n'était pas très significatif, mais puisque la bataille était menée par les deux côtés avec un front inversé et que sur Melas pesaient Cusio à Acqui, Thureau à Suse, Schabran à Trino, Lapoix à Pavie, la bataille de Marengo l'avait placé dans une situation désespérée, seule une victoire décisive aurait pu le sauver. Melas fut forcé de conclure un accord selon lequel son armée obtint un passage sur la rivière Mincio en échange de la cession de toute l'Italie du Nord à Bonaparte et de l'engagement que les troupes de Melas ne participeraient plus à la guerre.

Opération d'Udima. Napoléon, étant en guerre contre l'Angleterre, se préparait à transférer l'armée concentrée près de Boulogne sur les îles britanniques. L'Angleterre, afin d'écarter le danger, a obtenu une intervention armée de l'Autriche, de la Russie, et plus tard de la Prusse.

Frédéric le Grand, contraint de lutter contre la coalition européenne, adoptait une stratégie d'épuisement et ne cherchait pas à écraser individuellement les États qui se coalisaient contre lui. Napoléon, en revanche, en octobre 1805, détruisit l'armée autrichienne de Mack à Ulm avant que les Russes ne puissent arriver ; en décembre de la même année, à Austerlitz, il força l'Autriche à signer la paix et battit les Russes avant que la Prusse n'ait pu déclarer la guerre. En 1806, Napoléon vainquit les Prussiens avant que les Russes ne puissent venir en aide, et en 1807, il infligea une défaite aux troupes russes et, par une habile politique, parvint à conclure la paix de Tilsit avec la Russie avant que l'Autriche n'ait pu se remettre du désastre de 1805 et se dresser à nouveau contre lui (1809).

Lors des guerres précédentes de 1796-1797 et de 1800, Napoléon portait les coups principaux à l'Autriche en Lombardie ; c'est pourquoi en 1805, les Autrichiens déployèrent une armée plus forte avec un meilleur commandant, l'archiduc Charles, sur le théâtre italien ; en Tyrol se concentra le corps de l'archiduc Jean, et sur le théâtre allemand, les Autrichiens composèrent une armée de 60 000 hommes, nominalement sous l'archiduc Ferdinand, mais

en réalité dirigée par le général Mack. Mack envahit la Bavière pour la contraindre à s'allier avec l'Autriche, mais les troupes bavaroises se retirèrent vers le nord. En se portant vers Ulm sur l'Iller, Mack attendait la jonction avec l'armée russe de Koutouzov qui se précipitait vers lui. Ne disposant pas de données précises sur l'immense supériorité des forces de Napoléon, Mack pensait défendre obstinément des positions fortes sur les affluents droits du Danube. En raison de la menace sur le flanc droit, les passages du Danube ont été occupés par 16 000 hommes de Kinmaier, et, en plus de la ligne de communication le long du Danube, une ligne de communication de Ulm à travers Memmingen (le long de la Suisse) a été préparée. Napoléon a envoyé en Italie, contre l'archiduc Charles, la faible armée de Masséna, et contre Mack, il a concentré une armée de 210 000 hommes — plus du triple de la force adverse — et a décidé de contourner le flanc droit des Autrichiens pour se placer entre eux et l'armée de Koutouzov. Quatre corps français ont traversé le Neckar en dessous de Stuttgart, et deux corps se sont dirigés de Mayence et Francfort vers Wurtzbourg ; les Bavarais ont avancé de Bamberg vers Ingolstadt. Ce n'est que le 7 octobre que Mack a ouvert les yeux sur le fait que « Napoléon semble vouloir répéter manœuvre de Marengo », mais à cette époque, presque toute l'armée française avait déjà traversé le Danube entre Münster et Ingolstadt ; Kinmaier a été repoussé vers Munich.

Mack, disposant de 44 000 hommes et ayant à l'arrière 210 000 Français et Bavarais, traversa la rive gauche du Danube et, du 11 au 13 octobre, tenta de se frayer un chemin vers le nord-est. Comme, selon Napoléon, le centre de gravité de l'opération consistait à occuper la position centrale près d'Augsbourg, entre Mack et Koutouzov, et à agir le long des lignes opérationnelles intérieures, Napoléon ne laissa sur la rive gauche du Danube qu'une seule division du corps de Ney. Par conséquent, les unités de tête de Mack — 16 000 hommes sous le général Wernick — réussirent effectivement à progresser, mais les forces principales de Mac, agissant faiblement, furent interceptées par Ney, revenu au combat à Elchingen sur la rive gauche du Danube. Mack fut repoussé vers Ulm. Napoléon, ayant laissé deux corps et les Bavarais face à Kienmayer et aux forces russes en approche, commença le siège d'Ulm avec quatre corps. L'unité d'Elachich (5 000 hommes) parvint à s'échapper vers le Vorarlberg. Le 17 octobre, Mack capitula à Ulm avec 23 000 soldats. Wernick, initialement échappé d'Ulm, se retarda à Trachtelfingen pour aider Mack et y fut surpris par Murat et une partie du corps de Ney. Seul le commandant nominal de l'armée, l'archiduc Ferdinand, avec 2 000 cavaliers, parvint à se frayer un chemin.

La bataille d'Austerlitz. Après la destruction de l'armée de Mac, Napoléon occupa Vienne et poursuivit l'armée en retraite de Koutouzov. En raison des pertes parmi les troupes retardataires et de la détachement de parties fortes pour occuper le territoire autrichien, le nombre initial de l'armée française diminua de plus d'un tiers — à 65 000 hommes. Bien que Napoléon ait eu besoin de résoudre rapidement la situation, car la Prusse était prête à déclarer la guerre et que des renforts arrivaient aux Russes, et que l'armée de l'archiduc Charles approchait d'Italie, Napoléon décida de ne pas affaiblir ses forces en poursuivant davantage l'offensive, ce qui aurait allongé ses lignes de communication, et s'arrêta sur la route de Brünn à Olmütz, derrière le ruisseau Goldbach. Les unités avancées reçurent l'ordre de se retirer en cas d'affrontements avec de petites forces russes ; Napoléon proposa d'établir un armistice et Talleyrand à Vienne reçut des instructions pour engager des négociations avec l'Autriche, qui subissait tout le poids de la guerre, aux conditions les plus modérées. Cette restriction stratégique, soutenue par une politique avisée, porta ses fruits : les Autrichiens montrèrent un réel désir de paix, tandis que les Russes surestimèrent leurs forces, et une offensive décisive devint pour eux inévitable afin de soutenir une Autriche épuisée et vacillante. Alexandre Ier, qui commandait en fait l'armée russo-autrichienne sous le commandement nominal de Koutouzov, décida le 2 décembre d'attaquer les Français. Le plan adopté par Weirotter, officier autrichien de l'état-major général, consistait à détacher près de 25 000 hommes pour retenir les Français sur le front et à utiliser les forces principales

(60.000 hommes) pour contourner l'aile droite française et couper leurs communications avec Vienne. Entre-temps, Napoléon, en plus des communications existantes vers Vienne le long du Danube, avait également préparé ses lignes vers Brünn et plus à l'ouest. Les alliés répétèrent la manœuvre du prince de Soubise à Rossbach. Bagration, le grand-duc Constantin et Lichtenstein restaient face à la ligne de front, tandis que cinq colonnes — celles de Kolowrat, Przibyshevsky, Langeron, Kinmayer et Dokhturov — se dirigeaient vers le ruisseau Goldbach, entre les villages de Kobelnitz et Telnitz, pour ensuite tourner vers le nord-ouest et attaquer le secteur de Schlapanitze à Turas.

Napoléon, ayant solidement occupé les hauteurs de Pratzen devant son aile droite, aurait pu extrêmement compliquer la manœuvre de Weirotér, qu'il avait devinée. Mais dans ce cas, il s'agirait d'une bataille défensive ordinaire sur une position relativement forte. Napoléon, cependant, visait un succès décisif qui mettrait fin à la campagne. C'est pourquoi il ne s'opposa pas au contournement de son aile droite et laissa les hauteurs de Pratzen inoccupées ; les colonnes contournantes étaient retardées aux passages du Goldbach de petites unités de Margaron (5 bataillons, 12 escadrons), avec le corps de Davout en réserve derrière elles. Les autres corps se regroupaient de manière à pouvoir, au moment opportun, prendre les hauteurs de Pratzen en profitant de l'écart entre les colonnes agissant sur le front et celles contournant ; une fois que l'armée ennemie serait divisée en deux parties, l'attaque devait se développer via Pratzen dans les arrières des colonnes contournantes. Pendant la seconde moitié de la campagne italienne de Souvorov en 1799, Weirotér occupa la fonction de chef d'état-major de Souvorov et reçut de lui d'excellentes recommandations.

Plus les colonnes contournantes s'engouffraient dans la vallée de Goldbach, plus leur destruction imminente semblait certaine.

La seule résistance au plan de Napoléon a été opposée par la colonne de Kolovrat, retardée par Koutouzov, contrairement à la disposition, sur les hauteurs de Pratzen. Le corps de Soult (divisions de Saint-Hilaire et Wagram), soutenu par le corps de Bernadotte, après un combat acharné, repoussa Kolovrat des hauteurs ; en même temps, le corps de Lannes, soutenu par la cavalerie de Murat, repoussa trois colonnes laissées en guise d'écran contre le front français.

S'établissant sur les hauteurs de Pratzen, les Français commencèrent à écraser par l'artillerie les colonnes qui contournaient par l'arrière et, en s'étendant peu à peu vers Auerstaedt, interceptaient les voies de retraite. Entassées dans la vallée de Goldberg et prises entre deux feux — Davout et les forces principales —, les troupes russo-autrichiennes se retrouvèrent immédiatement dans une situation désespérée. La résistance obstinée de la colonne de Przybyszewski, complètement anéantie, permit aux restes des autres colonnes de se frayer un chemin, subissant d'énormes pertes, sous le feu de l'artillerie sur la digue entre les étangs de Monitz et de Sachan.

La défaite de l'armée russo-autrichienne a coûté aux Français pas plus de 3 000 tués et blessés. Le coup a été si violent que l'Autriche en est venue à penser à l'inutilité de toute résistance supplémentaire ; le troisième jour après la bataille, l'empereur autrichien s'est personnellement rendu auprès de Napoléon pour demander un armistice, tandis que l'armée russe s'est repliée sur le territoire russe.

Opération de Iéna. L'armée prussienne-saxonne (100 000 hommes) s'est déployée à la fin septembre 1806 derrière la crête montagneuse de la forêt de Thuringe, sur la rive gauche de la Saale, près d'Erfurt et de Weimar. Bien loin derrière, au-delà de l'Elbe, se trouvait la «réserve stratégique» — constituée de nouvelles unités en cours de formation, et l'aide russe était prévue à l'avenir. Napoléon disposait d'une base enveloppante le long des rivières Main et Rhin, car la Bavière et les Pays-Bas étaient sous son contrôle. Cependant, la manœuvre concentrée de Napoléon était déjà tellement connue que les Prussiens ne s'attendaient pas à une invasion concentrique par l'ouest et le sud. Les avis convergeaient assez clairement sur l'hypothèse qui s'est avérée correcte selon laquelle Napoléon se concentrerait sur le Main et

tenterait de contourner l'aile gauche du dispositif prussien. Les partisans de l'idée du déploiement prussien y voyaient un avantage particulier : « Napoléon devra, dans une telle manœuvre, passer dans une bande de 80 kilomètres entre les Prussiens et la frontière de l'Autriche neutre, et mener le combat avec l'Autriche à son arrière ». Les pessimistes — le général Gravert — affirmaient que Napoléon contournerait l'aile gauche des Prussiens et, en interceptant les communications de l'armée prussienne avec l'Elbe, la couperait de toutes les sources de renfort situées au-delà de l'Oder (Silésie). Gravert avait prévu la pensée de Napoléon avec une grande précision, même dans les détails, à l'exception de l'objectif : élevé dans les idées du XVIII^e siècle, Gravert envisageait l'interruption de la ligne de communication comme le couronnement de la manœuvre qui obligerait les Prussiens à se replier, tandis que Napoléon cherchait à passer derrière l'armée prussienne non pas pour intercepter les convois prussiens, mais pour écraser les Prussiens par une attaque de l'arrière, de telle sorte qu'il n'y ait nulle part où fuir.

En ce qui concerne le risque de mouvement le long de la frontière autrichienne, Napoléon, sûr de sa victoire tactique et seulement préoccupé par le désir de lui donner un caractère aussi décisif que possible, n'en fut pas du tout troublé : avec une armée de 160 000 hommes, Napoléon partit de Bayreuth et de Bamberg, franchit la forêt de Franconie et se dirigea sur la rive droite de la Saale en contournant les Prussiens stationnés sur sa rive gauche. L'objectif de la marche nécessitait de faire tourner toute l'armée à gauche dès qu'on pourrait éviter les positions prussiennes. Napoléon conduisait son armée de manière extrêmement concentrée, en forme de « carré stratégique ». Sur trois routes, sur un front se rétrécissant progressivement de 50 à 30 kilomètres, avançaient sept corps d'armée de Napoléon : trois sur la route centrale, deux sur chacune des routes extrêmes. La reconnaissance fonctionnait de manière insatisfaisante, mais le déploiement rapide de toutes les forces dans n'importe quelle direction était assuré. Lorsque, selon les données dont disposait Napoléon, il eut contourné l'armée prussienne, les troupes furent brusquement tournées à gauche, vers l'ouest. Cinq corps furent dirigés vers Iéna, où l'opération d'Iéna de 1806 vit apparaître les Prussiens et où Napoléon s'attendait à rencontrer leurs forces principales, tandis que deux corps furent envoyés sur les passages situés plus bas sur la Saale : Bernadotte vers Dornburg et Davout vers Kœsen. Avec une telle concentration, on pouvait espérer repousser les Prussiens vers la forêt de Thuringe et les y anéantir.

Les Prussiens disposaient de trois quartiers généraux principaux : celui du commandant en chef, le duc de Brunswick, vétéran des campagnes de Frédéric le Grand, ensuite celui du prince Hohenlohe très influent, âme du parti des actions décisives, et enfin celui du roi lui-même, présent dans l'armée sans fonctions de commandement précises ; entre eux se déroulaient des débats acharnés, qui désespéraient le jeune adjudant Clausewitz présent aux conseils ; finalement, les considérations de prudence l'emportèrent, et les Prussiens décidèrent de se replier vers l'embouchure de la rivière Saale. Le mouvement des forces principales était couvert à Iéna par le corps du prince Hohenlohe, assisté si nécessaire par la réserve de l'armée de Rüchel.

Ainsi, la prudence des Prussiens et le manque de reconnaissance des Français ont conduit le fait que les principales forces de Napoléon se sont abattues sur l'arrière-garde latérale des Prussiens dans une direction secondaire, tandis que les Prussiens ont attaqué avec leurs forces principales le corps d'aile droite de Davout. L'erreur de Napoléon dans la direction de l'opération a été compensée par des succès tactiques. À Iéna, Napoléon croyait combattre les forces principales de l'ennemi et retardait la décision, attendant l'arrivée de Bernadotte et Davout pour repousser les Prussiens vers l'ouest. Hohenlohe, au lieu d'un combat d'arrière-garde, s'est engagé dans des actions décisives contre un adversaire quatre fois plus fort et a été complètement vaincu, puis s'est exposé au coup de Reichel, n'ayant pas eu le temps de soutenir Hohenlohe dans son combat inégal. Le même jour, le 14 octobre, le corps de Davout remporta le succès contre les forces principales des Prussiens à Auerstedt.

Le commandant en chef, le duc de Brunswick, a été mortellement blessé au début de la bataille, et le roi, avant la nomination d'un nouveau commandant en chef, ne voulait pas risquer toutes les forces de l'armée et souhaitait la retirer du combat : l'énergie de Davout transforma la retraite des Prussiens en défaite. En fin de compte, l'armée française se retrouva sur les voies les plus courtes menant à l'Oder. Il n'y eut presque pas de poursuite tactique, mais Napoléon organisa une poursuite stratégique rapide. Les Français, par les cordes les plus courtes, se dirigèrent pour couper la retraite aux Prussiens, contraints de se replier en arc. La poursuite se poursuivit jusqu'aux rives de la mer Baltique, jusqu'à ce que toutes les unités de l'armée prussienne capitulent.

La réserve stratégique — le deuxième échelon du déploiement prussien, rassemblé derrière la rivière Elbe, n'a pu en rien aider l'armée prussienne principale et s'est dispersé lui-même, ayant à peine participé aux opérations militaires. De cela, les théoriciens ont tiré la conclusion de l'inutilité fondamentale de l'idée de réserve stratégique, et du besoin de simultanéité plutôt que d'échelonnement dans le déploiement. Cependant, ces conclusions n'étaient justes que dans les conditions de défaite qui caractérisaient les campagnes napoléoniennes. La guerre mondiale, en ce qui concerne la question de la réserve stratégique et du déploiement échelonné, nous conduira à des conclusions opposées.

Opération de cinq jours près de Ratisbonne. En 1809, contre Napoléon, l'archiduc Charles, le meilleur général d'Europe, commandait l'armée autrichienne. Une grande partie des forces françaises était empêtrée en Espagne dans la lutte contre le mouvement populaire soutenu par les Anglais. Le plan de l'archiduc Charles consistait en une invasion soudaine des régions d'Allemagne soumises à l'influence française et en la défaite par parties des garnisons françaises dispersées. Afin de préserver la surprise stratégique, l'archiduc Charles renonça à concentrer les 170 000 hommes à sa disposition en une seule masse, ce qui aurait pris du temps ; l'attention des Français avait déjà été éveillée et les troupes françaises commençaient déjà à se concentrer depuis toute l'Allemagne vers la Bavière. Ainsi, le 10 avril, l'archiduc Charles franchit le fleuve frontalier Inn avec 120 000 hommes, tandis que 50 000 hommes furent confiés aux deux corps de Bellegarde rassemblés en Bohême, — ordonna d'avancer séparément le long de la rive gauche du Danube et de chercher à se joindre à lui dans la région de Kelheim. Le plan exigeait rapidité et énergie dans son exécution, mais entre-temps, pendant la première semaine, l'armée autrichienne, en repoussant les faibles unités bavaroises, ne progressa que de peu plus de 50 verstes et ne prit Landsgut que le 16 avril.

Napoléon, appelé par le télégraphe optique sur le théâtre de la guerre depuis la France, le 17 avril, trouva les forces françaises, jusqu'à 180 000 hommes, dispersées sur un front de plus de 130 verstes, approximativement en trois groupes équivalents. L'aile droite, dans les environs d'Augsbourg, était constituée des corps de Masséna et Oudinot ; le groupe central se formait du corps bavarois Lefèvre, replié depuis Landshut, auquel s'ajoutaient le corps de Wurtemberg (corps de Wurmbahn) le long du Danube, les Allemands de l'Union du Rhin (division Ruyère) et les divisions de cavalerie de Nansouty et Duhesme ; le groupe de gauche représentait le corps important (57 000 hommes) de Davout, cantonné en Allemagne du Nord et ayant réussi à passer à côté de Bellegarde jusqu'à Ratisbonne. Au centre des Français, avançait l'archiduc Charles, disposant de forces une fois et demie moins nombreuses (sans Bellegarde).

Conformément aux idées stratégiques qui étaient devenues après les campagnes de Moltke un patrimoine commun, il aurait fallu utiliser ce regroupement des forces françaises pour encercler l'armée autrichienne, ce qui aurait pu être réalisé par un simple mouvement frontal ; le groupe contre lequel l'archiduc Charles se serait tourné serait passé en défense, et les deux autres se seraient abattues sur le flanc et l'arrière des Autrichiens. Cependant, la méthode consistant à opérer avec des groupes séparés, comme les moitiés d'une pince, exige de bons moyens de communication et une gestion dispersée et n'était pas acceptable pour Napoléon. Napoléon, avant de passer à des actions décisives, voulait avant tout concentrer ses

forces et ordonna donc au groupe de Masséna de se hâter vers Pfaffenhofen, tandis que Davout, laissant à Ratisbonne une petite garnison qui aurait temporairement empêché les Autrichiens de se servir des passages de Ratisbonne pour relier les forces principales à Belgarde, devait avancer par la rive droite du Danube vers Abensberg ; le mouvement de Davout par la rive gauche aurait été bien plus sûr que la marche qui lui avait été prescrite entre la rivière et l'ennemi, mais aurait éloigné les forces de Davout de la zone d'opération de deux jours, les séparant temporairement de la zone du prochain affrontement par l'obstacle du Danube ; Napoléon accepta volontiers le risque de la marche de Davout par la rive droite afin que la concentration de ses forces s'accroisse à chaque instant. Le soir du 19 avril, Napoléon comptait rassembler toute l'armée sur un front de 50 verstes, de Pfaffenhofen jusqu'à l'embouchure de la rivière Abens.

Le soir du 18 avril, l'archiduc Charles sentit des ennemis de trois côtés. Il fallait choisir l'un de ces groupes et lui porter un coup. Masséna était trop éloigné ; de plus, un mouvement vers le sud augmenterait encore l'éloignement de Bellegarde. Lefèvre, au centre, évitait jusqu'à présent le combat et pouvait continuer sa retraite ; en frappant le groupe central des Français, l'archiduc Charles ne ferait que s'enfoncer davantage dans un piège. L'archiduc Charles décida de se diriger brusquement vers le nord pour vaincre Davout, rejoindre Bellegarde et se dégager des communications le long de la rive gauche du Danube vers la Bohême. La décision était correcte, mais son exécution fut prudente ; pour couvrir contre les groupes central et sud de l'ennemi, l'archiduc Charles affecta 50 000 hommes (les corps de Hiller et de l'archiduc Louis, le détachement de Thierry) ; de plus, pour protéger le flanc droit qui n'était nullement menacé, 6 000 hommes furent désignés (détachement de Wexey), et seulement la moitié de l'armée — 63 000 hommes — fut engagée dans la tâche principale : infliger une défaite décisive à Davout.

Le 19 avril, une bataille frontale a lieu entre les principales forces de l'archiduc Charles et le corps de Davout, qui est en marche de flanc. Combattre sur une marche de flanc présente des difficultés extrêmes, car les tâches que la bataille met en avant et la réalisation de l'objectif de la marche de flanc sont presque incompatibles. Cependant, malgré les conditions opérationnelles défavorables et la légère supériorité numérique de l'ennemi, Davout s'est sorti en toute sécurité de la position tactique la plus difficile : la marche de flanc a été très habilement organisée{229} Les troupes françaises se déplaçaient beaucoup plus vite que les Autrichiens, et les commandants français étaient beaucoup plus expérimentés et ingénieux dans la bataille : ils déployaient immédiatement toutes leurs forces, tandis que les Autrichiens n'apportaient dans la bataille que les avant-gardes et attendaient une explication de la situation. Le soir, après avoir battu les avant-gardes autrichiennes, les divisions de Davout se rassemblent sur la rive droite du Danube, au contact du groupe central des Français. Entre Ratisbonne et l'archiduc Charles, il n'y avait plus de forces françaises.

Le 20 avril, l'archiduc Charles décide de tenir la défensive afin de ramener 50 mille Bellegarde avant une action décisive. Le corps liechtensteinois est envoyé à Ratisbonne pour aider Bellegarde à s'emparer de ce passage. Napoléon, ayant reçu un rapport de Davout dans la soirée du 19, affirmant que ce dernier avait tenu bon sur le champ de bataille dans une dure bataille, interpréta cela comme une victoire complète de Davout sur une petite partie de l'armée autrichienne, et lui ordonna de commencer sa poursuite. Au centre, Napoléon avait déjà rassemblé 75 000 hommes, un groupe de choc (qui comprenait deux divisions de tête détachées du commandement de Davout et réunies dans le corps de Lanne) ; Napoléon décida de lancer ce groupe d'assaut le long des deux routes menant de la région d'Abensberg à Landshut, contre le corps de l'archiduc Louis, que Napoléon considérait comme la principale force des Autrichiens ; Masséna (moins Oudinot) se dirige vers Freising afin de couper la retraite des Autrichiens au fond de l'arrière.

L'archiduc Louis, qui avait reçu l'ordre de son frère, commandant en chef, de se retirer au-delà de la rivière Laaber, infecté d'une intoxication offensante, ne voulut pas obéir et résista

si activement qu'il inspira à Napoléon l'idée d'y concentrer la plus grande masse d'Autrichiens ; il fut immédiatement emporté par un coup de 75 000 Français. Avec le corps d'armée de Hiller, poursuivi sur les talons des Français, l'archiduc Louis réussit à percer les routes encombrées des charrettes de toute l'armée et à travers Landsgut, qui était particulièrement encombré de chariots ; après une journée de marche continue, les barrières autrichiennes débouchèrent sur la rive droite de l'Isère. Masséna, malgré la terrible force de la marche, s'approcha de Landshut sur la rive droite de l'Isère deux heures après que les Autrichiens eurent réussi à se glisser par le passage. Dans la soirée du 21, la majeure partie de l'armée française s'était rassemblée dans la région de Landshut.

Les 20 et 21, Davout et les principales forces de l'archiduc Charles sont en contact étroit. Davout, voyant les nombreuses unités autrichiennes devant lui, n'accepte pas l'ordre de poursuite de Napoléon, obtient l'appui d'une partie du corps de Lefebvre et attend l'arrivée d'Oudinot. Les Autrichiens s'emparèrent de Ratisbonne le 20 avril, mais l'archiduc Charles y fut grandement déçu : le corps de Bellegarde n'était pas à Ratisbonne, mais en marche vers l'ouest de celle-ci. L'ordre donné à Bellegarde de se rendre à Ratisbonne, où il devait traverser le Danube, envoyé le 18 avril par un chemin détourné, ne lui parvint pas, et Bellegarde continua à exécuter le plan initial. Le corps de Kolovrat réussit à retourner à Ratisbonne dans la soirée du 21 avril, et le corps de Bellegarde n'arriva que le 22 avril. Dans ces conditions, l'archiduc Charles repoussa le passage à l'offensive contre Davout jusqu'au matin du 22 avril, afin de se renforcer avec le corps de Kolovrat. Dans la nuit du 22 avril, l'archiduc Charles est au courant de la défaite des barrières qu'il a avancées et de l'occupation de Landshut par les Français. Du côté de Landshut, elle était couverte par le passage à gué infranchissable de la rivière Laaber, sur lequel les passages étaient détruits et observés par le faible détachement de Vukasovich. L'archiduc Charles prévoyait de porter le coup principal à Davout avec son aile droite, ce qui permettait de tourner tout le front vers le sud et de se mettre dans une position normale pour les communications de l'arrière, qui étaient désormais dirigées exclusivement vers Ratisbonne. L'attaque fut très tardive, car le corps de Kolovrat, qui avait le rôle principal, n'arriva que peu avant midi.

Le 21 avril, Napoléon arrive à Landshut et le soir comprend la situation : seule la couverture latérale recule devant lui, et non les forces principales des Autrichiens ; en raison de son petit nombre, la housse a réussi à se glisser devant Masséna. Le noyau de l'archiduc Charles restait derrière lui, contre Davout, qui pouvait se trouver dans une situation critique à tout moment. Napoléon laissa 18 000 Bessièrès avec la division bavaroise de Wrede en réserve à Landshut pour poursuivre l'archiduc Louis et Hiller, et lui-même avec 60 000 hommes (Vandamme, Lannes, une partie de Masséna), malgré la terrible fatigue des troupes, se déplaça à l'aube du 22 avril de Landshut à Eckmühl. La marche de 40 verstes s'est achevée dans les premières heures de midi.

La bataille d'Eckmühl, le 22 avril, est une exception au système de Napoléon : la situation lui dicte impérieusement le refus de concentrer le groupe de Davout avec un groupe qui se hâte d'aider Landsgut ; le coup du groupe Landsgut, qui s'approchait du champ de bataille dans une nouvelle direction opérationnelle, donne à la bataille d'Eckmühl un caractère proche de la dernière pensée stratégique. L'offensive autrichienne se développait encore lentement lorsque les unités de Napoléon apparurent devant Eckmühl. L'obstacle de la rivière Laaber n'arrêta pas les Français. Les corps de Vandamme et de Lannes se déploient de part et d'autre de l'Eckmühl, improvisent des passages pour l'infanterie, et la cavalerie de réserve traverse à la nage. Vukasović fut écrasé, le flanc gauche autrichien de Rosenberg fut débordé, presque encerclé, et n'échappa à la destruction complète qu'en fuyant vers le nord. Sous le couvert des attaques de la cavalerie autrichienne sacrificatrice, les troupes de l'archiduc Charles se retirèrent et se blottissent en tas dans les environs immédiats de Ratisbonne. Grâce à l'abnégation de l'arrière-garde et à la pose d'un pont supplémentaire, le 23 avril, l'armée autrichienne réussit à se replier sur la rive gauche du Danube.

Dans cette bataille de cinq jours, Napoléon avait 180 000 hommes contre 170 000, de plus, divisés par le Danube. Napoléon réussit à vaincre presque tous les corps ennemis, leur infligeant 40 000 pertes, et à diviser l'armée de l'archiduc Charles en deux groupes, qui se retirèrent le long des rives opposées du Danube. Néanmoins, l'armée autrichienne n'a pas été détruite et a conservé sa capacité de combat. pertes françaises - 16 000.

En plus de l'idée principale de Napoléon - la concentration générale de toutes les forces au-delà de la rivière Abens - l'opération de Ratisbonne est instructive en ce qu'elle dépeint l'impétuosité des actions du commandant français : il n'attend pas une explication complète de la situation avant de prendre une décision ; Ce dernier entraînerait un retard dans les commandes. Napoléon arrache l'initiative à l'archiduc Charles, se disposant dans l'obscurité, selon son opinion préconçue. Son coup en direction de Landsgut s'avère être presque un coup en l'air ; l'énergie des troupes et l'habileté de Davout compensent les erreurs commises. Les troupes françaises se distinguent par une mobilité extraordinaire ; Les divisions de Lannes, qui faisaient à l'origine partie du corps de Davout, quittent Ratisbonne, percent la rivière Abens, se précipitent sur l'archiduc Louis jusqu'à Landsgut, se tournent vers Eckmühl et, le dernier jour, prennent à nouveau Ratisbonne d'assaut. Masséna a fait des traversées de 60 verstes. Au combat, la supériorité tactique des troupes françaises est très importante. L'archiduc Charles, qui régnait avec une prudence constante, a dû être vaincu dans la lutte contre le Corse, qui prenait tous les risques avec abnégation et débordait d'énergie.

La bataille de Wagram. Après l'opération de Ratisbonne, Napoléon se déplaça le long de la rive droite du Danube et le 13 mai, capturant Vienne, l'armée autrichienne, non perturbée par une poursuite directe, se retira le long de la rive gauche du Danube et se prépara à la défense du Danube dans la région de Vienne. La première tentative de Napoléon de traverser le Danube en demi-marche au-dessous de Vienne, insuffisamment préparée, conduisit à la défaite des Français à Aspern-Solingen les 21 et 22 mai et à la retraite des Français de la rive gauche du Danube vers l'île de Lobau. Napoléon consacra alors six semaines à la préparation solide d'une nouvelle traversée du Danube. L'île de Lobau était reliée en toute sécurité par des ponts à la rive droite.

Le 2 juillet, 9 batteries lourdes commencent à bombarder une position fortifiée autrichienne s'étendant près du Danube d'Aspern à Gross-Enzersdorf. Compte tenu de la supériorité de l'artillerie lourde française sur l'île de Lobau, l'archiduc Charles ne veut pas accepter une bataille dans le voisinage immédiat du Danube et, ne laissant que les avant-gardes en position, retire son armée sur le front de Strebersdorf-Margrafneuseidel, long de 18 kilomètres. Trois corps occupaient un secteur de 7 kilomètres au-delà de la rivière Russbach, de Deutsch-Wagram à Markgrafneisidel, et trois corps de l'aile droite étaient prêts pour des opérations actives entre le Danube et le Russbach. Sur le flanc gauche (le village de Leopoldsdorf) devait arriver le corps de 15 000 hommes de l'archiduc Jean, situé à 45 kilomètres en aval du Danube, près de Presbourg. L'ordre lui a été envoyé le 4 juillet dans l'après-midi.

Dans la nuit du 5 juillet, lors d'un violent orage, quatre ponts ont été construits à partir de l'île de Lobau sur la dernière branche du Danube au sud du village d'Enzersdorf ; Par la suite, trois autres ponts les ont rejoints. Le matin du 5 juillet, une bataille s'ensuivit avec l'avant-garde autrichienne, qui se retira d'Enzersdorf, ayant appris que les principales forces de Napoléon avaient franchi le Danube. Les Français ne poursuivirent pas les Autrichiens, attendant le rassemblement de toutes les forces sur la rive gauche du Danube, qui se termina vers midi. Le travail de reconnaissance de la cavalerie française n'est pas satisfaisant ; Napoléon a dû agir sur le terrain avec une vision très étroite, par le toucher. Au lieu de diriger son armée vers le Markgrafneisidel, contre le flanc gauche des Autrichiens, Napoléon mena l'armée soudée en avant avec son épaule droite et l'avança jusqu'au village de Raschdorf. Dans la soirée, les Français établissent le contact avec les Autrichiens à une position au-delà de la rivière Russbach. Le soleil était déjà couché lorsque Napoléon, apparemment dans le but de

faire la reconnaissance de la bataille, déplaça les corps d'Oudinot et de Bernadotte à l'assaut de la position autrichienne. Cette attaque française fut repoussée avec de lourdes pertes. L'archiduc Charles, qui a personnellement dirigé la contre-attaque à Wagram, a été blessé.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, l'armée de Napoléon est serrée près du village de Raschdorf. Seul le corps de Davout résiste au Markgrafneisidel, et une division du corps de Masséna avance au nord-ouest d'Aspern. Une telle proximité provoquait déjà une grande appréhension parmi les maréchaux, qui craignaient l'encerclement, car Napoléon démit le maréchal Bernadotte de son commandement le lendemain.

Le plan de Napoléon pour le 6 juillet était le suivant : le coup principal devait être porté sur la section de la rivière Russbach, enveloppant le flanc gauche des Autrichiens, afin d'empêcher leur retraite vers la Hongrie et de les couper de l'archiduc Jean. Le corps de Masséna était censé soutenir l'attaque, en se déployant dans une zone secondaire, selon l'idée de Napoléon, entre le village d'Aderklaa et le Danube. Le coup principal était prévu comme suit : la bataille de front était menée par les corps de Bernadotte et d'Oudinot, l'enveloppement du corps de Davout était dirigé vers Neusidel. Le poing de choc – les cinq divisions de MacDonald – vise Wagram. Raschdorf conserve la réserve spéciale de Napoléon - la Garde, le corps de Marmont et trois divisions de cavalerie.

Au quartier général de l'archiduc Charles, ils hésitent entre deux plans : concentrer toutes les forces pour la défense passive de la position au-delà de la rivière Russbach ou passer à l'offensive « de tous les côtés » contre l'armée surpeuplée de Napoléon. Le général Wimpfen, chef d'état-major de l'archiduc Charles, s'appuyant sur les succès obtenus dans la soirée du 5 juillet, insiste sur ce dernier. La nuit, avec un retard considérable, les commandants du corps autrichien reçurent l'ordre de marcher à diverses heures, de 2 à 4 heures du matin ; il reçut l'ordre d'utiliser la nuit pour s'approcher de l'ennemi. Les III^e et VI^e corps, l'aile droite, devaient se mettre en mouvement avant les autres, car ils devaient parcourir la plus grande distance pour frapper le long du Danube. Le corps de l'archiduc Jean n'apparaît pas du tout sur le champ de bataille, malgré 3 ordres répétés, puisque 19 heures sont passées au quartier général du corps à discuter de l'exécution ou non de l'ordre reçu, et la marche sur le champ de bataille est alors interrompue par de fréquents arrêts.

Néanmoins, l'initiative est saisie par les Autrichiens. Napoléon s'attend à commencer l'offensive à 6 heures du matin. Du matin ; Cependant, il a dû être reporté à 10 heures, car les attaques des Autrichiens ont chuté dès l'aube.

À 3 heures du matin, le IV^e corps autrichien de Rosenberg attaqua vigoureusement Davout. Les Français commencèrent une agitation générale. Napoléon lui-même, avec trois divisions de cavalerie, galope au secours de Davout. L'archiduc Charles, observant les énormes masses de réserves françaises à Raschdorf et ne voyant pas l'approche de son aile droite vers le champ de bataille, ordonna à Rosenberg de se mettre sur la défensive. L'attaque des Autrichiens ici a donné lieu à une forte démonstration.

Pendant ce temps, une bataille s'est ensuivie près du village d'Aderklaa. Ici, les Français furent attaqués par le nord-est par le 1^{er} corps autrichien, et par l'ouest par le corps de réserve. Malgré l'introduction des corps français de Bernadotte, Marmont et Masséna dans la bataille ici, les Français ont perdu leurs villages. Aderklaa, et la supériorité restait avec les Autrichiens, qui étaient sur l'arc enveloppant.

Vers 9 heures du matin. Dans la matinée, la pression de l'aile droite autrichienne commença à se développer. Malgré l'indécision des commandants des III^e et VI^e corps autrichiens, ils repoussent progressivement les deux divisions restantes de Masséna de 4 à 3 kilomètres dans les environs d'Esslingen. La communication des Français avec les ponts était sérieusement menacée.

Napoléon ordonna à Davout de se déplacer de la position au sud du Markgrafneisidel vers l'est de celle-ci, et attaqua avec toutes ses forces dans l'encerclement de la position autrichienne ; à 9 h. du matin, Napoléon se déplace sur le flanc gauche. Si Napoléon avait eu la

même infanterie brillante qu'à Austerlitz, il aurait peut-être essayé de laisser passer les IIIe et VIe corps autrichiens encore plus loin entre lui et le Danube, afin de les repousser dans le fleuve. Cependant, les cadres de son infanterie avaient déjà été gaspillés dans des guerres continuelles, en particulier en Espagne ; le feu des chaînes de l'infanterie française n'avait plus d'avantage sur l'ennemi, et Napoléon fut contraint de relancer l'ancienne méthode d'augmentation des armes à feu de l'infanterie - il distribua 2 canons par bataillon (artillerie régimentaire) ; l'ennemi s'est bien battu, dans l'armée française, après l'échec d'Aspern-Esslingen, l'ambiance n'était pas bonne. Napoléon prit donc une décision plus prudente : il retira deux des divisions de Masséna de la bataille d'Aderklaa et les déplaça vers la gauche pour bloquer le chemin vers l'enveloppement autrichien. En conséquence, à la gauche d'Aderklaa, une brèche s'est formée sur le front français. Afin de la remplir, Napoléon changea à angle droit la direction de l'attaque de la réserve de MacDonald, initialement prévue pour le nord-est, en Deutsch-Wagram ; maintenant MacDonald devait briser le front autrichien au nord-ouest, jusqu'à Süssenbrunn. À 11 h. il reçut un rapport de Davout selon lequel ce dernier, à 10 heures du matin. À ce moment-là, 100 canons français déployés contre Süssenbrunn s'étaient déjà préparés à percer le front autrichien étendu. Lorsque Napoléon vit les batteries de Davout se déplacer vers les hauteurs de Markgrafneisidél, marquant le succès de l'attaque de Davout, il jeta MacDonald dans l'attaque. Cinq divisions (56 bataillons, jusqu'à 90 rangs de profondeur, jusqu'à 30 000 baïonnettes au total), accompagnées de 6 000 cavaliers, traversèrent les intervalles de la batterie de canons, qui les camouflait de sa fumée, et s'élancèrent en avant. Le premier assaut de la masse gigantesque fut repoussé par le feu des Autrichiens, qui n'étaient pas trop nombreux ; avec le deuxième lancer, MacDonald, élargissant la sphère d'attaque à droite et à gauche, perça le front autrichien ; Cependant, avec de nouvelles avancées, il continua à rencontrer de la résistance. Mais le succès de Davout a été décisif. À 13 heures, Davout avait brisé la résistance des Autrichiens de Rosenberg et avançait vigoureusement. L'archiduc Charles reçut un rapport selon lequel l'archiduc Jean ne pourrait pas apparaître sur le champ de bataille avant le soir. Cela obligea le commandant autrichien à ordonner une retraite générale, ce qui se passa sans problème pour les Autrichiens, puisque les Français étaient déjà épuisés par les efforts déployés. Les Autrichiens perdirent 32 000 soldats, les Français 27 000.

La victoire de Wagram est loin d'avoir le résultat décisif recherché par Napoléon. Les raisons de ce demi-succès étaient la prise par les Autrichiens de l'initiative, qui obligea Napoléon à séparer le coup combiné de la colonne de MacDonald et l'enveloppement de Davout. La percée du centre, dans le secteur en dehors de l'influence de l'enveloppement, a été si coûteuse qu'il n'y avait pas assez de force et d'énergie pour une poursuite persistante, et l'enveloppement de Davout, sans le soutien de l'attaque de front, s'est avéré presque infructueux.

Les actions de l'archiduc Charles sont très remarquables, comme exemple d'une défense vraiment active de la ligne fluviale, où les troupes ont été déployées non pas sur un cordon passif le long de la rivière, mais afin d'essayer d'infliger une défaite décisive à l'ennemi ; en octobre 1914, Konrad von Getzendorff défendit de la même manière la Vistule dans la région d'Ivangorod. La bataille défensive a été menée par les Autrichiens de manière extrêmement active : un secteur défensif et une corniche offensive dans une direction oblique vers celui-ci, formés par le déploiement de la réserve. Cependant, autant l'idée opérationnelle des Autrichiens est remarquable, autant l'exécution est tout aussi erronée ; hésitations, indécisions et doutes constants.

L'attitude générale de Napoléon à Raschdorf rappelle celle du groupe de Mac-Mahon avant la bataille de Sedan.

Le succès de la percée de MacDonald était très douteux ; et à l'ère des armes à canon lisse. L'art de manœuvrer Davout et Masséna est curieux, prenant à droite et à gauche le long du front, à une distance de seulement 1 kilomètre de l'ennemi.

Campagne de 1812. Au total, 612 mille soldats subordonnés à Napoléon franchissent la frontière russe. Dans cette masse, il n'y avait que 8 mille soldats de deuxième ligne pour l'occupation du territoire occupé. Sur les 12 corps d'infanterie et les 4 corps de cavalerie, un seul corps (IXe corps de Victor) arrive à l'automne 1812, tandis que toute la masse de la Grande Armée, qui commence à se concentrer à l'hiver 1811-1812, prend part à la guerre dès son début. Les préparatifs de guerre ont commencé 18 mois à l'avance. Le recrutement était très impopulaire en France. 10 % des régiments français étaient formés d'unités pénitenciaires composées de déserteurs et d'évadés de la conscription ; ils avaient été formés avant la guerre en Hollande, dans les îles formées par les bras du Rhin et les canaux, où la désertion était extrêmement difficile. Au cours des deux premières semaines qui suivirent le franchissement de la frontière russe, la Grande Armée perdit 135 000 déserteurs et retardataires. Seulement "les trois premiers corps, bien que les plus forts (Davout - 6 divisions - avant-garde, le meilleur corps couvrant la concentration, Oudinot et Ney ; ce dernier comprenait une division du Wirttemberg) ; Il y avait aussi un corps italien, un corps polonais, cinq corps principalement allemands. Formés pour le ravitaillement, les transports avaient pour la plupart de lourds wagons à quatre chevaux, conçus pour une charge utile de 90 pouds et totalement inadaptés aux routes russes. Dans la cavalerie, dans l'artillerie et dans le train de bagages, il y avait beaucoup de jeunes chevaux de 4 à 6 ans, dont les forces avaient été déchirées pendant la période de concentration ; la mortalité de masse a commencé immédiatement après la traversée du Niémen.

Cette armée, habituée à utiliser les riches ressources locales de l'Europe occidentale, où opéraient toutefois des masses trois fois plus petites, a été forcée d'opérer dans les pauvres Lituanie et Biélorussie, et afin de couper la retraite des armées russes trois fois plus petites, elle a dû rivaliser avec elles en termes de mobilité. Naturellement, les Français n'ont pas réussi dans cette tâche non plus dans l'opération de Vilna, où Napoléon cherchait à couper Bagration, ni à Smolensk, où il voulait prendre le chemin de la retraite de nos principales forces. Napoléon cherchait à écraser immédiatement les Russes ; Mais il aurait mieux atteint son objectif en lançant des opérations avec une armée de 250 000 hommes et en préparant des forces suffisantes pour reconstituer l'armée et occuper le territoire.

L'armée russe, depuis l'époque de Catherine II, comptait jusqu'à un demi-million de soldats dans sa composition pacifique. Mais avec l'immensité du territoire et des frontières, avec la difficulté d'approvisionner de grandes masses dans les conditions russes de pauvreté des fonds locaux et de mauvaises routes, les armées actives, en difficulté, ne pouvaient atteindre plus de 200 mille combattants. En 1812, nous venions de terminer la guerre avec la Turquie, et les troupes se déplaçaient progressivement du Danube vers le nord. Au début de la campagne, la 1ère armée de Barclay de Tolly, basée sur la Dvina (110 000), et la 2e armée de Bagration (50 000), basée sur la Bérézina, étaient situées au nord de Polesye. Le conseiller militaire de l'empereur Alexandre, le cruel théoricien Pfuël, partant des idées stratégiques de Bülow, proposa que l'une de ces armées agisse sur les communications de Napoléon lorsqu'il poursuivrait l'autre. Le camp fortifié de Drissa, une tête-de-pont sur la Dvina occidentale, où la Première Armée devait se retirer afin de permettre à la Deuxième Armée de frapper les communications de Napoléon, était d'une grande importance dans le plan de Pfuël. Le plan était de ne sacrifier que la Lituanie et la Biélorussie à l'invasion de Napoléon et de préserver les régions indigènes russes. Cependant, les communications de Napoléon sur la Dvina ne s'étendaient que sur 300 kilomètres. Avec le rapport de forces existant, il fallait laisser l'écrasement de Napoléon se développer sur 800 km, du Niémen à Moscou, pour que ses communications soient vraiment dans une position d'impuissance. De plus, il fallait gagner un certain temps pour permettre au processus de désintégration de se développer dans la Grande Armée, qui connaissait déjà une grande confusion pendant la période de son approche des frontières russes. L'erreur de Pfuël n'était que d'ampleur ; Les idées de Bülow n'étaient pas basées sur de stupides « absurdités théoriques », mais contenaient un noyau sain. La division

de nos forces selon le plan de Pfuël présentait l'avantage d'être la base formelle pour refuser d'entrer dans une bataille décisive avec Napoléon au début de la guerre - après la jonction des deux armées à Smolensk, une bataille majeure était déjà une nécessité politique ; elle eut lieu à Borodino, alors que la capacité de manœuvre de la Grande Armée avait déjà considérablement diminué et que Napoléon n'était déjà que légèrement supérieur en nombre aux troupes de Koutouzov, qui combinaient le commandement de la première et de la deuxième armée.

En plus des forces russes déployées au nord de Polesye, nous avions la troisième armée de Tormasov (40 000 hommes) en Volhynie, et l'armée de Chichagov atteignit à peu près le même nombre, qui, cependant, ne put se libérer de la Moldavie et atteindre la Volhynie qu'en septembre, c'est-à-dire trois mois après que les Français eurent franchi le Niémen (23 juin).

Nous nous arrêterons sur deux questions de la campagne de 1812 : la campagne de Russie, les travaux de désagrégation de la Grande Armée et l'opération de la Bérézina.

Lutte pour les masses. Napoléon a eu l'occasion en 1812 d'obtenir un effet significatif en lançant des appels révolutionnaires aux masses de la paysannerie serf russe ; il y avait des occasions de faire exploser une nouvelle Pougatchevchtchina. La guerre de 1812 se démarque si nettement dans la conscience russe et a reçu le nom de guerre patriotique précisément à cause de la crainte des classes dirigeantes de la position que la paysannerie pouvait prendre par rapport à Napoléon. Cependant, ce dernier a montré des tendances de plus en plus réactionnaires au fil des ans. Il avait l'intention d'annexer la Lituanie et la Biélorussie à la Pologne ; un soulèvement paysan aurait grandement compliqué cette tâche et aurait probablement trouvé une réponse sérieuse dans le duché de Varsovie également. S'appuyant sur la triple supériorité de son armée, sur la supériorité de son art stratégique et tactique sur l'administration russe, Napoléon refusait d'utiliser des mots d'ordre politiques, sans lesquels cependant les grandes conquêtes ne se font pas. Peut-être la longue expérience de Napoléon avec les troupes françaises, qui partout en peu de temps ont retourné la population contre elles par leurs réquisitions, leurs pillages, leur indiscipline et leurs violences, et la possibilité de n'utiliser pour l'agitation de la population russe que les Polonais, si impopulaires dans les régions occidentales de la Russie, qui ne connaissaient que les propriétaires fonciers polonais, ont été les considérations qui ont empêché Napoléon d'essayer même de promettre la liberté aux paysans russes.

Les Russes, de leur côté, firent un usage intensif des armes politiques tant à l'arrière de Napoléon que dans les rangs de son armée. Le travail a été dirigé selon trois lignes - allemande, polonaise et slave du sud. Nous ne nous attarderons que sur l'agitation parmi les Allemands.

Le système continental mis en place par Napoléon était très avantageux pour la partie industrielle de l'Allemagne (rives gauche et droite du Rhin, Saxe), mais il a ruiné les ports de commerce et les régions agricoles du nord et de l'est de l'Allemagne, où les prix des céréales ont chuté de 60 à 80 %. Des conditions extrêmement favorables ont été créées ici pour l'agitation nationaliste dirigée contre l'hégémonie de Napoléon. La Confédération du Rhin, créée par Napoléon à partir des régions allemandes qui avaient fait de l'argent sur le système continental, a bien su tenir même en 1813, jusqu'au désastre de Leipzig, mais dans le reste de l'Allemagne, une tempête nationale a éclaté contre les Français.

Les préparatifs de la guerre de 1812 commencèrent dès 1810, lorsque le ministre prussien de la Police, Gruner, fut recruté par les Russes pour organiser l'agitation anti-française en Allemagne. Davout, qui commandait les troupes françaises en Allemagne, commença à rendre compte de la diffusion clandestine d'ouvrages tels que celui de Kotzebue, proche de la police russe, sur Napoléon, sous le titre : « Remarques sur le Libérateur de l'Abondance », ou « Histoire des campagnes du Portugal en 1810 et 1811 » ; Ce dernier travail visait à saper la foi en l'invincibilité des Français. Le véritable appel à la révolte allemande était contenu dans le volume II du *Zeitgeist* du poète Arndt, dans lequel Napoléon était décrit

comme Satan, l'Antéchrist, et dans lequel sa destruction par les peuples rebelles était prophétisée avec passion. Sur les canaux allemands, par lesquels se concentraient les approvisionnements de l'armée française vers la Vistule, des sabotages étaient organisés, sous prétexte d'un dysfonctionnement des écluses, et d'incendies d'entrepôts contenant du matériel militaire français. Dès que des unités de la Confédération du Rhin entraient sur le territoire prussien, les désertions massives commençaient, car les unités étaient encerclées par des agitateurs, des complices et des dissimulateurs. Le rapport de Rapp du 11 novembre 1811 fournit des informations très détaillées sur cette agitation, et Rapp en est venu à la conclusion que, puisque les germes de cette agitation tombent sur un terrain favorable, alors, en cas d'échec, en 1812, toute la population du Rhin à la Sibérie s'armera et se soulèvera contre les Français.

Le vieillissement de Napoléon se reflétait dans l'incompréhension de ces rapports. Il estimait qu'« un tel raisonnement est déjà un mal réel. Il n'y a rien de commun entre l'Espagne et les provinces allemandes. Que peut-on craindre d'un peuple si raisonnable, si froid, si tolérant, si éloigné de tous les excès, qu'il n'y a pas eu d'exemple d'un homme poignardé à mort en Allemagne pendant la guerre ? Et s'il y a un mouvement populaire en Allemagne, le résultat sera en notre faveur et sera dirigé contre les petits princes allemands.

Un certain nombre d'éminents scientifiques et écrivains allemands, à commencer par Schleiermacher, ont accepté de travailler en 1812 à l'arrière de l'armée française dans l'intérêt de la Russie. Comme il n'y avait pas de conditions préalables au succès d'un soulèvement armé, l'objectif de l'agitation a été temporairement fixé - la propagation de l'agitation et du mécontentement. Pour obtenir des informations appropriées, un journal clandestin a été publié avec de l'argent russe, qui était censé exposer la fausseté des bulletins victorieux de Napoléon.

La communication avec la Russie était organisée par l'intermédiaire de l'Autriche. Un accord secret fut conclu avec Metternich, en vertu duquel les troupes russes et autrichiennes s'engageaient à s'épargner mutuellement autant que possible.

Les principaux efforts étaient dirigés vers les soldats allemands qui étaient au front. Plusieurs officiers prussiens éminents entreprirent d'être des agents russes dans le corps prussien d'York. Le major von der Goltz, qui avait reçu de grands pouvoirs, s'est engagé à empêcher les Prussiens d'engager une action sérieuse contre les Russes. En conséquence, il s'occupa du commandement prussien et organisa des désertions. La trahison des Prussiens par Taurogène à Napoléon a été préparée à l'avance.

En Russie, un « comité allemand » a été organisé sous la direction même de Stein, le chef politique du mouvement national en Allemagne, qui a accepté de prendre la direction de l'agitation russe.

Avec un cadre d'excellents officiers patriotes allemands qui avaient quitté le service prussien lorsque la Prusse avait été forcée de s'allier avec Napoléon, Stein décida de créer une légion allemande, la dotant de déserteurs et de prisonniers des contingents allemands de la Grande Armée ; la légion était censée être un défi révolutionnaire à l'Allemagne asservie par les Français, et plus tard le noyau d'un soulèvement armé en Allemagne.

Un exemple de littérature d'agitation imprimée à Saint-Pétersbourg, à l'imprimerie du Sénat, en octobre 1812, aux dépens du monarque illimité, est le « petit catéchisme pour les soldats allemands » écrit par Arndt sur une commande spéciale. Les soldats allemands avaient autrefois leur propre empereur allemand. Maintenant, ils ont contacté Satan lui-même et l'enfer sous la forme de Napoléon. Les gens libres sont devenus des esclaves et vont dans des pays lointains avec des armes pour rendre des peuples heureux et libres comme eux. Le tsar allemand envoie un soldat allemand à la guerre : le soldat allemand doit-il se battre ? Non, répond Arndt ; L'idée monarchique est subordonnée à l'idée nationale, nationale, si le souverain excite ses soldats contre les innocents, contre ceux qui ont le droit de son côté, si le souverain empiète sur le bonheur et la liberté de ses sujets, s'il veut aider les ennemis de sa

patrie, s'il permet que sa population soit volée, déshonorée, violée, alors obéir à un tel souverain signifierait violer la loi divine. L'honneur du soldat allemand exige qu'il brise la lame que les despotes allemands lui ordonnent de dégainer pour les ennemis de la patrie, les Français. Le soldat doit se rappeler que la patrie, la patrie, est immortelle et éternelle, et que les monarques et toutes les autorités iront dans le passé avec leur petite ambition, avec toutes les choses honteuses qu'ils ont faites. Le traité d'allégeance, qui lie les troupes au souverain, peut être rompu non seulement par le vassal, mais aussi par le seigneur. Si le souverain devient un allié de Napoléon, il devient par là un traître. Un soldat qui a prêté serment au souverain n'a pas le droit d'exécuter aveuglément tout ce qu'il ordonne. Si l'ordre est dirigé contre la patrie, alors l'honneur du soldat exige la violation du serment. « Vous êtes un être humain, et la peau humaine reste sur vous même après avoir revêtu un uniforme ».

Dans une large mesure, le succès de l'agitation parmi les contingents allemands couvrant la ligne opérationnelle de Napoléon en 1812 fut à la base du plan de l'opération Berezinskaya, l'encerclement du noyau latin de la Grande Armée, qui s'était enfoncé profondément dans Moscou.

Opération Berezinskaya. Le 7 septembre (nouveau style), le soir de la bataille de Borodino, Koutouzov envoya à l'empereur Alexandre « à Saint-Pétersbourg un rapport sur les attaques repoussées de Napoléon, qui respirait l'optimisme. Elle fut reçue 4 jours plus tard et interprétée par Alexandre comme une nouvelle de victoire. À Saint-Pétersbourg, apparemment par l'adjudant Tchernychev, un plan a été élaboré sur la base de ces données pour saisir les communications de Napoléon ; la durée de l'opération était prévue pour être de 40 jours ; à ce moment-là, les troupes russes, laissées sur la Dvina et en Pologne, confiantes dans l'inaction des barrières allemandes qui se dressaient devant elles, devaient vaincre la résistance de quelques divisions françaises et occuper, avec un front à l'est, sur les arrières de Napoléon, les fortes lignes défensives d'Ulla et de Bérézina, et couper les voies de Napoléon à Vilna et à Minsk. Un Cannes gigantesque était prévu. En fait, l'opération a duré deux fois plus longtemps.

Tchernychev apporta ce plan, avec le rescrit d'Alexandre, à Koutouzov après son départ de Moscou, à l'époque où l'armée russe se trouvait sur l'ancienne route de Kalouga. Koutouzov l'approuva. Dans la première quinzaine d'octobre, les ordres étaient déjà parvenus aux exécuteurs testamentaires. La détérioration de l'état de l'armée française, et surtout le début de la retraite française de Moscou, donna une impulsion morale à l'exécution de ce plan.

La situation sur le théâtre des opérations militaires était la suivante : Napoléon (100 000 hommes) était à Moscou, ayant le corps de Junot (westphalien, qui fut le premier à se désintégrer) à Mojaïsk. Ses messages furent couverts par le corps de MacDonald, principalement des Prussiens, à la périphérie de Riga, où le corps russe de Steingel était arrivé de Finlande. Sur la Dvina moyenne, de Polotsk à Vitebsk, les corps d'Oudinot et de Saint-Cyr (Bavarois) s'opposaient au fort corps de Wittgenstein, qui assurait la direction de Saint-Pétersbourg. Au sud, en Polésie, Schwarzenberg combine des opérations contre son corps autrichien et le corps saxon de Rainier. Au total, il y avait 50 000 Allemands en Pologne contre 60 000 Chichagov, qui étaient arrivés de Valachie et avaient rejoint Tormasov le 21 septembre.

Conformément au plan approuvé par Alexandre, Steingel, ne laissant presque pas de troupes de campagne à Riga, devait approcher Wittgenstein. Wittgenstein reçut l'ordre de repousser le corps français vers l'ouest et, érigeant une barrière contre eux, d'occuper la rivière Ulla. Chichagov, ayant également jeté Schwarzenberg à l'ouest, devait occuper la haute Bérézina. L'opération a été dirigée par Alexandre depuis Saint-Pétersbourg dans les conditions suivantes : le 7 novembre, Alexandre a donné un ordre à Chichagov, ayant des informations sur l'emplacement de son armée le 22 octobre, et le 18 novembre, cet ordre est parvenu à Chichagov. La liaison entre Tchitchagov et Wittgenstein fut réalisée par des mesures héroïques telles que la course de l'adjudant Tchernychev, avec un convoi d'un régiment cosaque, de Slonim à Chashniki, en passant par Novogrudok et Radoshkovichi, à travers tout

l'emplacement de l'arrière napoléonien. Malgré ces difficultés à diriger l'opération sur les lignes extérieures à l'époque, où il fallait jusqu'à 28 jours entre le moment de l'événement et la réception de l'ordre en réponse, l'opération de la Bérézina, qui était immédiatement esquissée dans les grandes lignes et reposait sur les conditions préalables correctes – la désintégration des Français, la trahison secrète des Allemands et la longueur des communications de Napoléon – s'est déroulée sans heurts.

Le 18 octobre, Wittgenstein attaqua Polotsk, les Allemands (corps bavarois) se retirèrent en direction de Vilna, mais le corps français d'Oudinot ne put être repoussé des communications de Napoléon. Oudinot se retira jusqu'à la rivière Ulla, puis, renforcé par le corps de Victor de Smolensk, se concentra sur le cap Chereya. Au début de novembre, Wittgenstein occupa la rivière Ulla de Lepel à l'embouchure, et le 7 novembre, il captura Vitebsk avec un petit détachement.

Chichagov, ne manœuvrant que contre les Autrichiens du rusé Schwarzenberg et se heurtant parfois aux Saxons de Rainier, occupa Brest-Litovsk le 9 octobre. Les Allemands de Schwarzenberg ouvrirent les communications de la Grande Armée, préférant les défendre avec la tâche de couvrir la Pologne, qui n'était cependant pas menacée. Ayant perdu beaucoup de temps à Brest, le 27 octobre, Chichagov se décida : il partit contre Schwarzenberg Saken et avec 30 000 hommes marchèrent vers la Bérézina à Pruzhany, Slonim, Minsk, Borisov, renforcés en chemin par des détachements de Pinsk et de Mozyr. Le 16 novembre, Minsk fut occupée, et le 21 novembre, lors d'une attaque surprise, l'avant-garde chassa les Polonais de Dąbrowski de Borisov et s'empara du pont sur la Bérézina. Le 22 novembre, l'armée de Chichagov occupa la ligne Bérézina, de Zembin à Ucha.

La retraite de Napoléon de Moscou commence le 18 octobre. Son armée se désintégrait, ce qui se reflétait dans le fait que des masses de soldats quittaient les rangs, jetaient leurs armes et, sous la forme d'une foule qui ne connaissait ni l'ordre ni la discipline, s'étendaient entre les corps de l'armée. Les Russes menèrent une poursuite parallèle. Koutouzov à Viazma et à Krasnoïé a pu couper la route à Napoléon, et il avait une énorme supériorité en forces, en particulier en artillerie et en cavalerie ; cependant, le charme de Napoléon était si important que les Russes se séparèrent avant lui, dégagèrent la route, tirèrent sur les colonnes françaises qui passaient avec des tirs d'artillerie, se jetèrent sur les charrettes et les foules de personnes désarmées et les prirent. Les Français furent forcés de battre en retraite par la même route, dans un pays embrassé par le mouvement paysan, entouré de notre cavalerie légère. Au moment de la retraite de Moscou, la Grande Armée, sans compter les corps restés à l'arrière, comptait encore 100 000 hommes. Un mois plus tard, à l'approche d'Orcha, elle comptait environ 25 000 hommes avec 40 canons et environ 30 000 hommes non armés. Quelques jours de repos auraient pu permettre à Napoléon de mettre un peu d'ordre dans la foule en retraite, mêlée aux charrettes ; cependant, la situation sur les communications était telle qu'il était impossible de rester ni à Smolensk ni à Orcha. Le début de l'hiver a été relativement chaud.

En un mois, de la bataille de Tarutino à la bataille de Krasnoïé (18 octobre - 17 novembre), Koutouzov perdit, la plupart du temps malade et en retard, près de 50 % de ses forces principales, et à l'approche du Dniepr, il commença à être à la traîne derrière Napoléon.

Ce dernier, renforcé par les corps d'Oudinot et de Victor, avait jusqu'à 35 mille hommes à l'approche de la Bérézina, du front il était bloqué par 40 mille de Tchitchagov, du nord Wittgenstein le surplombait de 35 mille, dans ses arrières immédiats il n'y avait pas moins de 60 mille de Koutouzov.

Le 23 novembre, d'un coup rapide du corps Oudinot, les unités de l'armée de Tchitchagov qui avaient traversé la Bérézina furent repoussées de l'autre côté de la rivière. Napoléon décida de traverser la Bérézina en direction du nord de Borisov, pour ensuite se retirer non pas à Minsk, mais à Zembin-Vilna. La bérézina, sur laquelle il y avait une banquise, a gonflé et les gués ont commencé à se refermer. Chichagov a regroupé ses principales forces à

Borissov et au nord ; La démonstration de Napoléon les distrair au sud de Borissov. Cette démonstration était d'autant plus impressionnante que Napoléon parvint à répandre dans son armée une fausse rumeur selon laquelle le passage se ferait au sud de Borissov, et à détourner de Borisov vers le sud la masse d'hommes désarmés qui voyageaient avec l'armée.

Le point de passage sur la Bérézina a été choisi dans le village de Studeika, où le 26 novembre, il a été possible de construire deux ponts. Une menace planait sur le passage par l'arrière : le faible corps de Victor restait contre Wittgenstein, qui, supposant que le passage serait au sud de Borisov, se retira vers Loshnitsa et Borisov. Wittgenstein occupa Chereya, puis le village de Barany, puis se déplaça également vers Borisov, se séparant dans des défilés forestiers avec les Français, s'étendant de Borissov au nord, à Studenka. À Borisov, seule la division de Partuno, la dernière du corps d'arrière-garde de Victor, fut coupée.

Les 26 et 27 novembre, les Français franchissent la Bérézina sans trop d'obstacles. Le 28 novembre, Tchitchagov et Wittgenstein attaquèrent les Français par le sud, sur les deux rives de la Bérézina. 16 000 Oudinot, Ney et les gardes bloquèrent la sortie des forêts de la rive ouest vers le point de passage de Chichagov, qui disposait d'une force doublée, mais n'a pas pu les déployer.

Le 29 novembre, les forces de Napoléon, qui conservaient l'ordre, continuaient à se replier par Zembin jusqu'à Smorgon. En guise de sacrifice, nous avons reçu des charrettes et des dizaines de milliers de personnes non armées. Cependant, les fortes gelées qui s'installent début décembre et le manque de nourriture détruisent les restes des troupes napoléoniennes. Parmi les unités qui ont traversé la Bérézina, le 7 décembre, seules quelques centaines de personnes se sont approchées de Vilna avec des armes à la main. De nouvelles divisions de Loison et de Wrede couvrirent leur retraite.

Malgré la lenteur des actions des trois groupes russes, qui avaient cruellement souffert de la campagne d'hiver, et malgré les difficultés extrêmes à coordonner leurs actions et à les diriger d'en haut, malgré le fait que l'énergie de fer de Napoléon avait réussi à sortir de l'encerclement russe et à sauver, sinon l'armée, du moins les cadres commandants, l'opération Bérézina représente la plus grande audace de la pensée stratégique russe. Le semi-succès a été le résultat d'erreurs tactiques, mais pas des lacunes stratégiques du plan audacieux[240]. La rapidité avec laquelle la Grande Armée s'est désintégrée est étonnante. Sur la Bérézina, seuls des cadres, des officiers et quelques anciens combattants ont combattu avec nous. Les forces que Napoléon avait rassemblées pour écraser la Russie, en raison de leur manque de discipline, de leur cohésion insuffisante avec l'impérialisme napoléonien et de leur organisation insuffisante, ne correspondaient pas à l'objectif fixé. Après avoir dépassé Smolensk, Napoléon avait déjà franchi le point culminant de ses succès et se dirigeait vers le coucher du soleil. L'opération Bérézina, conçue au moment même de l'entrée des Français à Moscou, était une excellente réfutation des plans de Napoléon, qui étaient séparés des possibilités réelles.